

L'UNIVERS ET LA MAISON

COMÉDIE .

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. MÉRY.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL
DE L'ODÉON, LE 3 NOVEMBRE 1846.



PARIS,
CHEZ GABRIEL ROUX, ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MÉRY.
LIBRAIRIE RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 25.

—
1846

A BOCAGE,

son reconnaissant et dévoué ami,

MÉRY.

PRÉFACE.

On m'a fait l'honneur d'entretenir le public du plus ou moins de temps que j'ai mis à écrire ma comédie de *l'Univers et la Maison*, et des motifs qui m'avaient lancé dans la carrière dramatique. Tout ce que j'ai lu dans les journaux que je reçois, et dans les feuilletons bienveillants que mes amis m'ont apportés, m'a décidé à coudre une préface à ma comédie. Cette préface d'ailleurs ne répond à rien : je l'écris surtout pour mon éditeur, qui me la demande. Lorsque d'honorables écrivains me feront l'honneur de m'adresser des critiques consciencieuses, je me garderai bien d'entrer en lice avec eux. Toute bonne critique ne corrige pas le passé, mais elle prévient l'avenir. *Ce que je vous demande, ce sont vos critiques*, disais-je à M. Jules Janin, quinze jours avant ma première représentation, en le remerciant de la bienveillance avec laquelle il venait d'annoncer ma comédie. Un auteur ne connaît jamais à fond l'œuvre qu'il a écrite pour le théâtre ; et lorsque les applaudissements de toute la salle, et de deux mille personnes d'élite, lui annoncent qu'il a réussi, il doit encore, le lendemain, se recueillir pour écouter les conseils de ceux qui persistent à rester ses amis, ou ses juges loyaux, malgré le succès.

« La comédie *l'Univers et la Maison* a été faite en vingt-quatre heures, — en deux jours, — en cinq jours, — en huit jours ; — c'est le résultat d'un pari ; — d'ailleurs le temps ne fait rien à l'affaire, — M. Méry improvise toujours : c'est son habitude. — La comédie *l'Univers et la Maison* a été écrite en deux nuits. » (Extrait de plusieurs journaux.)

N'y eût-il que dix personnes qui portassent quelque intérêt à ce fait insignifiant, je suis bien aise de les satisfaire.

Il y a douze ans, c'était un jeudi de mars, je sortais avec Victor Hugo de la place Royale, et sur le boulevard, nous rencontrâmes Antéonor Joly et Ferdinand de Villeneuve. Ces deux messieurs demandaient un drame pour leur théâtre, et Victor Hugo leur dit en souriant : « Voilà Méry qui vous en fera un, et qui viendra vous le lire chez moi, lundi prochain, à midi. » Les deux directeurs me regardaient fixement, pour m'interroger par un silence expressif, et je leur dis que, pour rien au monde, je ne voudrais démentir une seule parole de notre maître Victor Hugo, et que le drame serait fait au jour désigné par le roi des poètes. Le lundi, à midi, je lus mon drame de la *Bataille de Toulouse*, lequel, malgré son titre belliqueux, n'est qu'une lamentable histoire d'amour. Cette pièce eut cent représentations, en deux reprises, et tous les théâtres de la province la jouent encore depuis douze ans : elle a été écrite en trois jours.

N'ayant plus de raison fortuite de ce genre pour composer des ouvrages dramatiques, je me mis à louer ceux des autres, amis ou inconnus, à quelque genre qu'ils appartenissent, dans des articles sans nombre, insérés aux journaux et revues, et presque toujours sans les signer. J'en atteste les plus illustres noms contemporains, les maîtres du drame ou de la musique; aucun ne me démentira. Mes articles étaient toujours la complète glorification de l'œuvre, parce que si je découvrais une faute d'artiste dans la *Vénus de Milo* ou le *Démosthène* du Vatican, je la laisserais signaler à ceux qui ne verraient que la faute, et fermeraient, de jalousie, les yeux sur les beautés. Je croyais donc avoir pris un abonnement au parterre avec l'irrévocable destin de toujours applaudir les œuvres des maîtres, sans jamais franchir le fossé de l'orchestre et la casemate du souffleur. Lorsque la conversation, entre amis, tombait sur le théâtre, et que certains conseils dangereux me poussaient aux cinq actes, je répondais ce qui suit, sans en changer un mot :

« Il n'y a qu'une chose plus dangereuse au théâtre qu'une chute, c'est la réussite. Le théâtre, comme Saturne et Hugolin, a dévoré tous ses enfants. Le sort des maîtres doit faire réfléchir les écoliers. Racine, après *Athalie*, a subi cette épigramme lue dans toutes les ruelles avec grand succès :

Vil sottôt de Lucifer,
Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire ?

Après *Phèdre*, il fut menacé, dans un sonnet fameux,

De bons coups de bâton donnés en plein théâtre ;

et, dans la force de l'âge, il mourut de chagrin. Molière a entendu siffler tous ses chefs-d'œuvre. Et, comme dit Boileau,

L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis et robes de comtesses,
Venient pour censurer le chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête, à l'endroit le plus beau.

« Corneille, condamné à la mort civile après le crime du *Cid*, par un jury d'académiciens et un ministre, faisait radouber à crédit ses énormes et vieux souliers au coin de la rue de la Huchette, et voyait siffler ses dernières tragédies, sous prétexte qu'il était vieux. Deux auteurs, bien plus illustres encore, deux poètes qui ont créé deux drames incomparables, applaudis par la voix des forêts vierges et des océans, Christophe Colomb et Fernand Cortez, ont vécu accablés d'outrages, et sont morts de misère et de faim. On peut ajouter cent noms encore, depuis Orphée, déchiré par les Bacchantes, jusqu'aux temps modernes, et on sera convaincu que l'histoire de l'art n'est qu'un long martyrologe, comme la légende des saints : grâces en soient rendues à quatre antiques personnages qui ont fait souche dans la vie des arts ! le premier mauvais poète, Zoïle ; — le premier mauvais architecte, Erostrate ; — le premier mauvais peintre, Crineo ; — le premier mauvais musicien, Marsyas. Ils ont tour à tour critiqué, brûlé, sali, sifflé l'Iliade, le temple d'Ephèse, le tableau de la noce Abdobrandini, et le premier hymne au soleil. »

Maintenant je ne sais plus quelle humble formule de transition prendre pour arriver à l'insignifiante obscurité d'une chose personnelle. Toutefois il me sera permis de dire que l'artiste ou le poète, placé à mille toises au-dessous du niveau des plus illustres noms, et sollicité d'entrer en lice, peut bien reculer toute sa vie devant des épreuves, et même devant des succès qui ont abreuvé d'amertume les plus forts, et refuser l'homicide honneur d'ajouter un chiffre de plus, et sans compensation de gloire posthume, à un total déjà si effrayant. A l'heure où j'écris ces lignes, il y a dans les lettres des écrivains illustres et d'une nature de talent tout à fait propre aux jeux de la scène, et ils se tiennent pourtant à l'écart, malgré l'attrait de la vocation, parce qu'ils connaissent trop profondément l'histoire de l'art, et qu'ils ne veulent pas se diminuer pour réussir ; triomphateurs

qui redoutent même le triomphe, parce que le cri de l'esclave troublerait la suave sérénité de leurs jours.

Ceux qui aiment le repos et la vie douce, et qui ont adopté un genre de travail en harmonie avec l'insouciance de leur nature, ne peuvent se lancer au théâtre que dans un accès d'étourderie, pendant le sommeil de la réflexion. Un jour, le hasard me fait rencontrer le directeur de l'Odéon dans une rue de Paris, avec des circonstances assez singulières, et il me demanda, sans aucun préambule, une comédie en cinq actes et en vers. Ma réponse prenait le chemin du refus, elle se trompa : elle promit.

Le lendemain, je me trouvai face à face avec cette grande impossibilité dramatique qu'on appelle une comédie en cinq actes, en vers; elle m'apparut avec toutes ses embûches contemporaines. Les exigences de notre époque sont formidables à l'endroit de pareille œuvre. On demande à rire et à pleurer. Le masque de Thalie doit être aujourd'hui une figure de Janus : sourire d'un côté, larmes de l'autre. Cislure difficile ! Il faut donc côtoyer le crime, la passion, le vice même ; car si on creuse trop profondément les données sérieuses, on arrive au cinquième acte, un poignard à la main, et la comédie n'existe plus. D'autre part, il est presque impossible d'attacher sérieusement le spectateur à des infortunes qui doivent avoir une issue heureuse ; le nom de comédie, inscrit en tête, rassure d'avance, et met à l'aise la sensibilité. Ensuite, tout imbroglio, tout escamotage, appelé charpente, offusquerait dans une comédie et détournerait l'attention du vers. Le style doit porter avec lui un intérêt égoïste, et rejeter bien loin les ressources de Bosco et de Robert-Houdin. Les vieux chefs-d'œuvre de la scène n'ont qu'une charpente vulgaire, et une solution heureuse leur tient lieu de dénoûment. Cependant les habitudes modernes, excitées par les romans populaires, obligent le poète comique à fondre la violence du drame avec les scènes tranquilles de son action. Autre anomalie, autre difficulté que la comédie en prose peut résoudre avec bien plus de bonheur. — Enfin, le poète qui se prépare à corriger un vice contemporain, non plus en *riant*, *ridendo*, mais en pleurant, ne peut manquer de traverser quelque ancienne donnée, empruntée à son insu, et par la force seule d'une situation humaine, dans une des cent mille pièces de théâtre, écrites par ses aïeux. Et on lui crie alors : Vous avez pris cela ici ! Hélas ! le poète le plus pillé lui-même peut répondre : Il n'y a que sept péchés capitaux et trois vertus ; les crimes, les vices, les nobles ac-

tions n'auront jamais d'autre origine. Etéocle et Polynice avaient été inventés par Caïn et Abel ; Oreste et Pylade, par David et Jonathas ; lady Macbeth, par Clytemnestre ; Juliette, par Françoise de Rimini ; et je vous en citerais encore jusqu'à demain. Tous les drames et tous les hommes sont dans la Bible. Nous avons beau réfléchir pour inventer un nouveau crime ou une nouvelle vertu ; Moïse nous a tout pris d'avance, ce sublime plagiaire de l'avenir, dans son poème qui a été écrit en quarante ans, et qui a été sablé par le désert.

Ainsi, me disais-je, le poète, placé devant ces impossibilités, se met à l'œuvre, il brûle ses jours et ses nuits ; il arrive exténué devant un jury d'examen, puis devant un comité d'artistes, puis dans les ténèbres des répétitions. Après la fièvre du travail, la fièvre de la mise en scène. Le jour solennel arrive. Tout Paris est convoqué par lettres closes. On accourt, on remplit les loges. C'est le Cirque de Titus appliqué aux mœurs modernes. Cinq heures de nouvelle agonie pour le poète ; la moindre brèche ouverte, l'hostilité sourde s'y précipite comme l'éclair. On siffle avec délices dans toute la salle, et le poète tombe avec le rideau, pour ne pas se relever comme lui le lendemain.

Les yeux fixés sur cette terrible perspective, je proposai, en tremblant, au directeur de l'Odéon, un assez grand nombre de sujets de comédie contemporaine, en lui offrant de choisir : il choisit *l'Univers et la Maison*. Je mis quinze jours à faire le *scenario*, scène par scène, avec tant de détails, que mon plan ressemblait à une comédie en cinq actes et en prose. Bocage se révéla alors à moi sous un jour nouveau. Je connaissais depuis quinze ans le grand acteur ; mais le grand critique, l'homme de goût par excellence m'était inconnu : il corrigea les très-nombreuses erreurs de mon plan, et me dit : — Quand vous aurez fait deux mille vers avec ce *scenario*, je vous réponds du succès.

Ce nouveau travail me coûta trois mois ; car Bocage, qui venait souvent me voir à la campagne, n'était jamais content de mes scènes, et il me donnait d'admirables conseils, dont je reconnaissais la justesse, et que je mettais soudainement à profit. Plus de quatre cents vers ont été retranchés à ce contrôle de tous les jours, et je n'en ai pas disputé un seul à Bocage, tant il y avait de haute raison et de bon sens exquis dans ces jugements sans appel. Avant la première répétition, Bocage savait déjà ma comédie par cœur.

C'est ainsi que j'ai *improvisé* *l'UNIVERS ET LA MAISON* : trois mois de travail assidu et de veilles. J'aimerais mieux faire une douzaine

de tragédies grecques qu'une comédie contemporaine en cinq actes et en vers. Au moins, lorsque j'ai parié de faire une tragédie en quarante-huit heures, j'ai toujours gagné mon pari, et j'en ai souvent improvisé sans les écrire, entre amis, et avec un succès qui ne m'a jamais donné le moindre frisson d'orgueil. L'ode intitulée *Bonaparte et Murat*, dont le sujet me fut donné, au milieu d'un bal, et devant toute la société de Florence, par la reine de Naples, a été écrite au vol de la plume, sur un album : elle a trois cents vers (*), dans le premier volume du *Palamède*. M. de Labourdonnais raconte que j'ai improvisé devant lui mon poème didactique sur les échecs, pendant qu'il jouait la partie, sujet de ce poème qui a eu seize éditions, et qui a été traduit dans toutes les langues. A l'âge où on entre à l'école de droit, j'ai improvisé, en huit jours, la *Villéliade*, qui a eu trente éditions, etc., etc. J'ai improvisé encore de cette manière à peu près deux cent mille vers tout à fait inconnus, et comme amusements d'albums et de cercles, ou pour obliger des amis ; tant de témoins ont vu et écrit la chose, que je puis enfin, une fois, la raconter moi-même à mon tour, et sans y ajouter la moindre importance ; mais il me faudra quatre mois de travail, sans distraction, pour achever à peu près une seconde comédie en cinq actes, en vers, sur un sujet contemporain.

Après m'avoir donné les meilleurs conseils avec une patience infatigable, pendant trois mois, Bocage a dirigé la mise en scène de ma comédie avec un soin au-dessus de tout éloge : c'est lui encore qui a préparé, par des leçons de maître, le triomphe de ce brillant Delauney, qui s'est révélé avec un éclat inouï, sur la scène de l'Odéon, dans le rôle de Ludovic. Ce monde d'élite qui remplissait la salle, et qui applaudissait si chaleureusement le jeune artiste à chaque vers, ne savait pas que Bocage était au moins de moitié dans cette longue ovation. En finissant, je veux acquitter une dette de reconnaissance envers les autres artistes qui ont accepté des rôles dans ma comédie. Mauziu a créé Duplan, comme s'il avait, toute sa vie, taillé des plumes dans un comptoir : la vérité n'est pas plus vraie que la figure de Mauziu. Roger a donné au rôle de Beaujeu son véritable caractère de perfidie bien élevée et d'astuce de meilleur goût : c'est un de ces artistes qui sont à l'aise dans tous les postes que leur confie un auteur. M. Gaspari est plein de distinction et d'élégance, dans le comte

(* Elle a paru dans mon *Voyage en Italie*.

d'Orive. M. Clément Just joue Edgard avec une convenance parfaite, et un talent qui doit se révéler avec plus d'éclat dans un rôle à plus longues proportions. M^{lle} Frantzia est bien la femme annoncée dans les vers de l'exposition :

Née avec le soleil, aux bords de l'Orient,
 Un naturel moitié triste, moitié riant ;
 Et crêote, bercée au sein de l'opulence,
 Nous voltant son ardeur avec sa nonchalance.

M^{lle} Eugénie Corès est charmante dans un rôle trop court. C'est une jeune artiste pleine d'avenir. Tous, enfin, ont dignement secondé Bocage, qui, dans le rôle si difficile de Doria, prend tous les tons avec une aisance merveilleuse, et joue dix rôles dans un seul. Aux trois premiers actes, il est charmant de naturel, de bonhomie et de franchise ; et lorsque la comédie arrive au drame, il déploie toutes les émouvantes facultés de son admirable talent.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

| | |
|--------------------|----------------------------|
| DORIA. | MM. BOGAGE. |
| DUPLAN. | MAUZIN. |
| LUDOVIC. | DELAUNY. |
| BEAUJON. | ROGER. |
| EDGARD. | CLÉMENT JUST. |
| LE COMTE | GASPARI. |
| GERVAIS | LACHÈVRE. |
| ISAURE. | M ^{mes} FRANTZIA. |
| MARIE | E. CORRÈS. |

La scène se passe à Paris, en 1846.

L'UNIVERS

ET LA MAISON.

ACTE PREMIER.

Un grand cabinet de travail. — Deux bureaux. — Porte au fond et à gauche. — Ameublement d'un riche industriel.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPLAN, un bougeoir à la main.

(Demi-nuit.)

Un commis quelquefois manque à sa destinée.
J'étais né pour dormir ma grasse matinée,
Pour avoir, à mon ordre, un valet dégourdi
Qui vint me réveiller sur le coup de midi,
Et le reste du jour, dans ma modeste sphère,
Trouver quelque travail où l'on n'ait rien à faire.

(Il allume deux bougies sur un bureau.)

On me dit quelquefois, en causant entre amis :
Vous êtes bien payé, Duplan ; tous les commis
N'ont pas deux mille écus, comme vous, d'honoraires ;
Vous faites, sans péril, d'excellentes affaires,
Et vous ne craignez pas, quand vient la fin de l'an,
De montrer en public la honte d'un bilan.
Belles raisons, ma foi ! destin digne d'envie !
Mais si pareil bonheur dure toute ma vie,
Je me verrai mourir, fort riche assurément,
Sans avoir le loisir d'écrire un testament.

(Il prend un faisceau de plumes sur le bureau, et en détache quelques-unes pour les tailler.)

Si mon patron, monsieur Doria, qui discute
Une heure, pour régler l'emploi d'une minute,

Me connaissait à fond, avec certains défauts ;
 S'il savait que mon zèle est entaché de faux,
 Que j'aime le sommeil, que j'ose me permettre
 De bâiller s'il me dicte une trop longue lettre,
 Oh ! je serais chassé honteusement d'ici,
 Comme un grand criminel.... Il monte.... le voici !
 Ce bon et cher patron ! quel travailleur ! quel homme !
 Toujours il se réveille après le premier somme,
 Pour écrire une lettre ou régler son avoir.
 Avec une famille éblouissante à voir
 Il pourrait vivre heureux, lui qu'un protêt tourmente !
 Une femme adorable, Africaine charmante !
 Née avec le soleil aux bords de l'Orient ;
 Un naturel moitié triste et moitié riant,
 Et créole, bercée au sein de l'opulence,
 Nous voilant son ardeur avec sa nonchalance.
 A côté de sa fille, il serait hasardeux
 De vouloir deviner la mère dans les deux.
 Plus, un fils : Ludovic, enfant dont je raffole,
 Et qui s'est fait un homme, au sortir de l'école....
 Avec ces trois trésors, mon patron est bien fou
 De vouloir épuiser le coffre du Pérou !

SCÈNE II.

DUPLAN ; DORIA. Il achève en entrant sa toilette négligée du matin.

DORIA.

Bonjour, Duplan.

(Il prend un dossier de lettres, et les parcourt rapidement.)

Très-bien ! toujours à notre poste.

Nous sommes arriérés, je crois, avec la poste.

DUPLAN.

Une trentaine au plus de lettres ; ce n'est rien.

J'en ai copié vingt après minuit.

DORIA.

Très-bien.

Il est déjà fort tard.

DUPLAN.

Oui, le soleil se lève.

DORIA, éteignant les bougies.

Nous perdons trop de temps ; jamais rien ne s'achève.

DUPLAN.

Hélas ! de mon côté, je fais ce que je puis,
Car j'allonge les jours, et supprime les nuits.

DORIA.

Oh ! je connais ton zèle, et je t'en remercie.

(Il fait signe à Duplan de s'asseoir.)

Es-tu prêt !... Achevons le courrier de Russie...

(Il dicte en tenant une lettre ouverte.)

A Taganrock... Monsieur Paganoff d'Alexis...

Un peu vite... « Paris, deux mai, quarante-six.

« Frétez douze vaisseaux ; Liverpool me demande

« Du fer pour Birmingham, du blé pour la Hollande.

« Accaparez surtout le blé qui restera...

« Je suis votre très-humble, et très... Et cætera. »

Voici ce qu'on m'écrit de Londres... « L'Angleterre

« Voit périr le houblon et la pomme de terre ;

« C'est une épidémie, et peut-être demain,

« On n'en saura trouver pas plus que sur ma main.

« Ce cryptogame mort, il faut qu'on le remplace,

« Car c'est le pain du noble et de la populace.

« Il faudrait donc avoir, dans un coin de Paris,

« Pour un cas de disette, un entrepôt de riz.

« Qu'en pensez-vous !... l'hiver sera dur... Je veux croire

« Que le blé nous viendra des ports de la mer Noire,

« Quoique toujours, là-bas, novembre soit mauvais.

« Cela suffira-t-il ? j'en doute fort. Je vais,

« En attendant, monsieur, réponse à cette lettre,

« Ecrire à Taganrock, tout de suite ; et peut-être

« Nous aurons un grenier d'entrepôt : le froment

« Peut tenir lieu de tout, quand viendra le moment. »

J'avais prévu cela !

DUPLAN.

Faut-il que je réponde ?

DORIA.

Pas encore... Achevons ce petit tour du monde

DUPLAN, à part.

Tous les matins, cela tient nos esprits ouverts :

C'est une promenade autour de l'univers.

DORIA. Il lit son dossier pendant que Duplan ferme la lettre, et, tout en lisant, il dit sur le ton d'un aparté continué.

L'Égypte, cet hiver, n'a vu que des désastres...
 A Suez, j'ai perdu cinquante mille piastres...
 Artim-Bey me refuse un argent qui m'est dû...
 A propos... Calcutta ne m'a pas répondu !
 Monsieur Baring me fait attendre sa dépêche...
 Yucatan m'offrait tout son bois de campêche
 L'an dernier ; aujourd'hui la teinture va bien,
 Et le campêche mal... on ne m'offre plus rien...
 Écrivons à Davis de Québec... On m'assure
 Ici que sa maison est en déconfiture...
 Il avait à la pêche au moins dix baleiniers ;
 Mais ils sont, par malheur, arrivés les derniers :
 L'Anglais avait tout pris , selon son vieil usage.
 C'est fâcheux pour Davis ; son commerce était sage.
 Écris-lui quatre mots pour lui dire, Duplan,
 Que je veux liquider, juste à la fin de l'an...
 As-tu fait?... Souviens-toi qu'il faut que j'expédie
 Du cidre, le meilleur qui soit en Normandie,
 Pour le Van-Diemen et pour Botany-Bay ;
 Le crédit est ouvert chez Luxton, à Bombay,
 Et non chez Phytian : sa maison est maudite ;
 Je veux lui retirer bientôt ma commandite.
 Mes agents m'ont tous dit qu'il mène un train d'enfer,
 Et court à l'hôpital sur un chemin de fer.
 Cela me fait penser que Gomez le pirate
 Qui, l'an dernier, me prit mon vaisseau de Surate,
 Vient d'être pris lui-même, et jugé. C'était dû...

DUPLAN.

Qu'a-t-on fait du forban ?

DORIA.

Oh ! rien : on l'a pendu.

C'est moi qui, de Paris, ai découvert l'asile
 Où mon voleur avait élu son domicile.
 La police, au Bengale, ignorait tout cela.
 J'étudiai la carte, et je dis, Allez là.
 Il faut avoir bon pied et bon œil en affaires,
 Surtout quand un comptoir étreint deux hémisphères,

Et qu'il peut s'écrouler sur tous les grands chemins
Pour un ordre qui tombe en de mauvaises mains.

DUPLAN. Il appuie ses coudes sur le bureau et son menton sur ses mains.

Vraiment, permettez-moi, monsieur, de vous le dire,
Puisque nous sommes seuls ici : je vous admire ;
Moi qui vous vois de près, je ne sais pas comment
Vous tenez tête à tout.

DORIA.

Cette nuit, en dormant,
J'ai rêvé qu'abordant sur les îles Maldives,
Et voyant des palmiers sans maître sur les rives,
Des écueils de corail, et des champs de maïs,
Je fondais, pour mon compte, un port dans ce pays.

DUPLAN.

Il faut, même en dormant, utiliser ses rêves ;
Aussi je voudrais bien....

DORIA.

Ma phrase, tu l'achèves.
Le temps n'est que de l'or en bons lingots : apprends
Qu'une minute vaut un écu de cinq francs ;
Nous perdons cent écus, quand nous perdons une heure,
Et celle que l'on perd est toujours la meilleure.

DUPLAN.

Le calcul est profond.

DORIA.

C'est assez babiller.
L'ambassadeur m'attend, et je vais m'habiller ;
Je veux un peu causer avec lui sur la Chine.
Fort ténébreusement l'Angleterre machine,
Jalouse de nous voir sur le sol africain,
Pour nous faire du mal à la cour de Pékin.
En Chine, maintenant, notre route est tracée.
Sondons l'ambassadeur pour avoir sa pensée.
Soyons expéditifs... Les ministres sont lents,
Et je marcherai, moi, plus vite, avec mes plans...
Si monsieur Beaujon vient, dis-lui que je le prie
De m'attendre au comptoir, pour causer Algérie.

SCÈNE III.

DUPLAN, seul. Après une pause de réflexion muette.

Le voilà maintenant en Afrique!... Mon Dieu !
 Il ne peut résider une heure au même lieu !
 Il interroge, et part avant qu'on lui réponde :
 Excepté sa maison, il habite le monde.
 J'aimerais cent fois mieux être Napolitain,
 Et m'étendre au soleil le soir et le matin ;
 Dans toute ma semaine avoir sept jours de fête,
 Que de porter ainsi l'univers sur ma tête.

(Il marche vers la porte du fond.)

Ah ! j'entends Ludovic... ce jeune fou charmant ;
 Ecolier affranchi du joug du rudiment ;
 Ennemi du commerce, à trente ans, il espère
 Démolir de ses mains ce que bâtit son père.

SCÈNE IV.

DUPLAN ; LUDOVIC. Il sort par la porte de gauche.

(Costume du matin fort élégant ; il dépose en entrant sur un fauteuil sa canne et son chapeau.)

LUDOVIC.

Bonjour, mon cher Duplan.

(Il lui prend la main.)

DUPLAN.

Vous avez l'air chagrin.
 Depuis votre retour de Milan et Turin,
 Je ne vous connais plus ; vous avez l'humeur noire.
 C'est triste, à dix-huit ans.

LUDOVIC.

Tu sauras mon histoire,
 Car je suis obligé de tout dire aujourd'hui ;
 Mon échéance approche, et je n'ai qu'un appui :
 C'est toi.

DUPLAN.

Moi ! parlez donc, Ludovic, je vous offre

Tout. Prenez cette clef, c'est la clef de mon coffre.
 Depuis quinze ans, ici, je ne dépense rien ;
 Avez-vous besoin d'or ? mon bien est votre bien.

LUDOVIC.

Avant tout que fait-on ? Je ne sais rien, j'arrive.
 Que fait Edgard ? que fait ce cher comte d'Orive ?
 Je les cherche à Paris, où sont-ils ?

DUPLAN.

A Meudon.

LUDOVIC.

Edgard a donc toujours les mœurs d'un Céladon ?
 Il rêve sous un arbre, et dort sur la prairie ;
 Il finira ses jours dans une bergerie.
 D'Orive aussi n'a pas les goûts d'un citadin ;
 Il se pose en statue au milieu d'un jardin,
 Manie avec succès la langue pastorale,
 Et fait aux étourdis des leçons de morale.
 Mais au milieu du monde, il vit avec splendeur,
 Et son projet occulte est d'être ambassadeur.
 Tu vois que je connais mes cousins. Je parie
 Que d'Oriva est au seuil d'une chancellerie.

DUPLAN.

Si c'est là son dessein, je le crois bien caché ;
 A toute la famille il est fort attaché ;
 Pour la diplomatie il a peu de tendresse,
 Et ce n'est pas, je crois, ce but qui l'intéresse...
 (Avec mystère.)
 Ludovic, vous savez que je sais tout...

LUDOVIC.

[Eh bien,

Voyons...

DUPLAN.

J'en ai trop dit.

LUDOVIC.

Parle.

DUPLAN.

Je ne sais rien.

LUDOVIC.

Es-tu fou ?

DUPLAN.

Pas encor... C'est que je veux vous dire
Un secret peu connu, qui vous fera sourire.

LUDOVIC. *es*

Parle, je veux sourire... Ah ! tu te fais prier !

DUPLAN.

Edgard et votre sœur doivent se marier !

LUDOVIC. *bondissant de joie.*

Bravo !... Ce mariage avance-t-il ?

DUPLAN.

Je pense
Qu'Edgard, comme cousin, attend une dispense.

LUDOVIC.

Edgard est un oisif qui n'était pas du goût
De mon père...

DUPLAN.

Oh ! le père ignore toujours tout,
Selon son habitude ; on doit donc le lui taire.
Il le saura, le jour que viendra le notaire...
Aujourd'hui votre père est coiffé d'un planteur
Nommé monsieur Beaujon...

LUDOVIC.

Beaujon le bienfaiteur ?

DUPLAN.

Au contraire... Il écrit chaque mois un volume
Pour labourer ici le globe avec sa plume ;
Et vous comprenez bien qu'on n'a pas un regard
Pour donner à l'amour de Marie et d'Edgard.

LUDOVIC.

Ce Beaujon malfaiteur, je voudrais le connaître !

DUPLAN.

Oh ! lui vous connaît bien, car il vous a vu naître.
C'est votre père, hélas ! qui ne le connaît pas.

Quoiqu'il ait, chaque jour, ses deux pieds dans ses pas.
 Aujourd'hui, si Tartufe, au sein d'une famille,
 Paraissait, convoitant ou la femme ou la fille,
 Le pas lent, le front bas, l'œil fermé pour tout voir,
 Et la fausse vertu cousue à l'habit noir,
 Un haro domestique éclaterait en masse
 Pour arracher le masque, et trahir la grimace.
 Autre temps, autre habit; et comme il faut toujours
 Chez nous de ces gens-là, l'imposteur de nos jours
 A le visage haut, la tournure hardie;
 Il plane au boulevard, hante la comédie;
 Au seuil du vestibule agitant le talon,
 Le buste en relief, il aborde un salon,
 Et d'un stérile amour dédaignant la chimère,
 Il marchande la fille et respecte la mère.
 On ne craint plus l'ancien, nous savons tous qu'il ment;
 Le seul qui soit à craindre est celui du moment.

LUDOVIC.

Et cet homme est chez nous ! Oh ! cela m'exaspère !
 Je vais le dénoncer tout de suite à mon père.

DUPLAN.

Oh ! gardez-vous-en bien ! le temps n'est pas venu ;
 Attendez... tôt ou tard, l'homme sera connu...
 Mais en entrant, pardon si je vous le rappelle,
 Vous alliez me conter, je crois, quelque nouvelle,
 Episode inédit du voyage à Milan...
 Du moins, je le présume...

LUDOVIC, avec un soupir.

Oui... C'est triste, Duplan.

(Après lui avoir serré les mains.)

Mon père, dans ses mains tient Paris et le globe ;
 C'est en vain qu'un secret à ses yeux se dérobe ;
 Il connaît tous les ports et tous les océans,
 Il sait tout, excepté ce que l'on fait céans.
 Il croit que j'ai passé l'âge de la folie.
 Moi, sans barbe ! il m'envoie un jour en Italie
 Pour acheter le riz du Piémont, à Turin.
 On avait tout vendu... J'arrive... pas un grain !

Tout en priant le ciel d'inventer un prodige
 Pour ramener le riz sur les bords de l'Adige,
 En poste, je courais dans un joyeux élan
 Sur le chemin fleuri qui conduit à Milan.
 Un soir, à la Scala, j'étais dans une loge,
 Autour de moi chacun parlait avec éloge
 D'une actrice ; son nom n'a rien à faire ici,
 Le rideau se levant, on cria, La voici !
 Quels beaux yeux ! quel visage ! Une femme divine
 Dans tout ce que je vois et ce que je devine.
 Elle marchait, sa taille éblouissait mes yeux ;
 Elle chantait, sa voix me rendait tout joyeux.
 Mon pied ne touchait plus à ce globe de fange.
 Je flottais dans le ciel, ange à côté d'un ange ;
 Et lorsque j'eus fini ce rêve aérien,
 Lorsqu'elle disparut, moi, je ne vis plus rien.

DUPLAN.

Ah ! mon pauvre garçon, je devine le reste.
 Votre commerce a fait un coup d'essai funeste ;
 Je vois très-bien comment vous en êtes sorti :
 Le riz est arrivé...

LUDOVIC.

L'argent était parti !...
 Il m'a fallu payer mille légers caprices ;
 Les diners coûtent cher avec les cantatrices.
 Je voulais, arrivant à la fin de mon or,
 Me lancer au théâtre, et me faire ténor ;
 Mais l'actrice a traité mon projet de chimère.
 Puis, je n'ai pas osé, par respect pour ma mère,
 Que yeux-tu, cher Duplan ! C'est ainsi, j'étais fou,
 Et je serais, pour elle, allé je ne sais où.

DUPLAN.

Ecoutez, Ludovic : maintenant soyez sage ;
 Ce n'est là qu'une faute excusable à votre âge,
 Et j'arrangerai tout..... Vous me promettez bien
 D'être sage...

LUDOVIC.

Mon père, au moins, ne saura rien ?

DUPLAN.

Rien : j'escamoterai le courrier d'Italie
A l'échéance.

LUDOVIC.

Ah ! c'est ma dernière folie.
Une bonne leçon payée en beaux ducats,
Et j'en profiterai dans un semblable cas...
Vois-tu, Duplan !... je sens que le feu de mon âge,
Malgré mon bon vouloir, m'empêche d'être sage.
Je fais de beaux projets de travail. Bien souvent
J'obéis à la voix qui me crie : En avant !
Je m'exalte, en voyant s'agiter l'œuvre immense
Que, du nord au midi, notre siècle commence ;
En écoutant partout ce fracas de chantier
Que la noble industrie envoie au monde entier !
Alors aussi, je veux, agrandissant ma taille,
Porter mon grain de sable au géant qui travaille,
Et des aïeux à moi renouant les chainons,
Mériter tout l'éclat de leurs illustres noms...
Je m'élançai, et je heurte un écueil de coulisse,
Au début du chemin... Adieu projets !... je glisse !
Mais, nourrissant l'espoir de me lever meilleur,
Ma paresse applaudit, de loin, au travailleur !

(Duplan serre les mains de Ludovic.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; DORIA, BEAUJON.

DORIA, tenant les mains de Beaujon.

Exact au rendez-vous, tous les deux..... et j'espère
Que nous avancerons la besogne...

LUDOVIC.

Mon père...

(Il l'embrasse.)

DORIA.

Ah ! le voilà levé de bonne heure ! c'est bien !
Ce cher fils, comme exemple il prend toujours le mien.
(A Beaujon.)
Le reconnaissez-vous, mon fils ? Jeune homme imberbe,

Mais il ira bien loin (lui prenant l'oreille). Industriel en herbe,
Ludovic, ce monsieur, est notre intime ami.

LUDOVIC, bas à Duplan.

Duplan, ce monsieur-là ne me plaît qu'à demi.

DUPLAN, sur le même ton.

Et vous supprimerez l'à *demi* dans une heure.

LUDOVIC.

Puis-je me retirer, mon père ?

DORIA.

Non, demeure,
Nous causerons ; et puis au bout de l'entretien,
Si je veux un conseil, tu donneras le tien...
Oui, Beaujon, vous n'avez pas tort, la colonie
Réclame autour d'Alger un homme de génie,
Un colonisateur.

BEAUJON, avec un ton solennel.

Oui, monsieur, on l'attend.

Je ne suis pas cet homme, à coup sûr ; et pourtant,
En dépouillant le fait du côté chimérique,
Je crois savoir un peu ce qu'il faut à l'Afrique.
C'est un sujet fort grave, et les meilleurs esprits
En ont fait un beau rêve, et ne l'ont pas compris.
On veut gagner du sol, et moi, j'ose prétendre
Qu'un pays diminue à force de s'étendre :
Le roi Porus l'a dit deux mille ans avant nous.
Si nous voulons avoir l'Arabe à nos genoux,
Il faut civiliser avec des lois civiles,
Et féconder le sol aux environs des villes,
En tenant, pour ne pas imiter les Romains,
Dans le fourreau le glaive, et la charrue aux mains

DORIA.

Parfait !

BEAUJON.

La question, vous voyez, est immense.
Le sang d'un arrosoir brûle toute semence.
Détruire les maisons pour bâtir des tombeaux ;
Être les pourvoyeurs du festin des corbeaux,

Est-ce une œuvre morale? est-ce une œuvre française?
Combien d'ans écoulés!... En voilà bientôt seize!
Seize! Et qu'avons-nous fait? que voyons-nous au bout?
Un grand homme, un héros, et c'est un marabout!

LUDOVIC. Il a donné des signes d'impatience pendant cette tirade, et il éclate.

Je voudrais bien vous voir, monsieur, en Algérie,
Dissoudre fantassins, chevaux, artillerie,
Et quand l'Arabe armé vous barre le chemin,
Le combattre en vainqueur, la charrue à la main.

DORIA.

Ludovic, mon enfant, à ton âge, on écoute,
On n'interrompt jamais. Sais-tu bien ce que coûte
Notre Afrique, en seize ans?

LUDOVIC.

Non mon père; je sais
Que si quelque Bédouin tue un soldat français,
L'ami du mort ne peut, sans se couvrir de blâme,
Conduire une charrue. Oh! ce serait infâme!
Eh bien! moi, si j'étais devant ces bohémiens,
Et qu'une balle vint à frapper un des miens,
Je prendrais mon épée...

DORIA.

Oui, mais moi, je t'arrête.
Et ne veux pas, mon fils, que tu risques ta tête:
Songe que tu dois être un jour mon successeur.
Va, laisse-nous ici causer avec douceur.
Descends chez Tortoni recueillir des nouvelles.
(Ludovic marche vers la porte du fond. Son père le rappelle par un geste.)
A propos, et ta mère et ta sœur, où sont-elles?

LUDOVIC.

Elles sont à Meudon. Vous ne le savez pas?

DORIA.

Mais je ne suis pas fait pour compter tous leurs pas,
Ces dames quelquefois le prennent fort à l'aise;
On part sans dire adieu.

LUDOVIC.

C'est une mode anglaise.
Demain, c'est jour de fête, et vous avez promis

De donner congé plein à vos trente commis.
 Au château, nous serons accablés de visites :
 Les invités d'abord, et puis les parasites
 Encombreront, le soir, la salle du festin ;
 Il en est qui viendront pour dîner, le matin.
 L'embarras sera grand ; et ce n'est pas merveille
 Que ma mère et ma sœur préparent tout, la veille.

DORIA, souriant.

Il a presque raison... comme il est triomphant !
 Alors nous nous verrons demain... Va, mon enfant.

(Ludovic sort en faisant des signes d'intelligence à Duplan, qui écrit à son bureau depuis le discours de Beaujon.)

A tout prix, les enfants veulent jouer un rôle.

BEAUJON.

J'aurais pu réfuter avec une parole
 Tout ce que votre fils a dit étourdiment ;
 J'ai mieux aimé me taire... Il est d'ailleurs charmant.

DORIA.

Toujours devant son père il garde le silence.
 C'est la première fois que Ludovic se lance
 Dans la discussion avec cette chaleur.
 Je ne lui croyais pas au fond tant de valeur.
 Cela me fait plaisir ; je suis ravi qu'il sente
 Sa noble race : elle est guerrière et commerçante ;
 Et notre vieux blason unissait en sautoir
 Les sabres d'abordage aux plumes du comptoir.
 C'est qu'il se croit un homme ; il est fier, à son âge,
 De rentrer à Paris après un beau voyage,
 Un voyage d'affaire, où mon adolescent
 S'est conduit jusqu'au bout comme un vieux commerçant.
 N'est-il pas vrai, Duplan ?

DUPLAN, à demi-endormi, se levant d'un bond.

Ah ! j'en sais quelque chose !

DORIA.

Comme un homme déjà dans le monde il se pose.
 Le commerce déjà l'absorbe tout entier,
 Il soigne son argent comme un humble rentier.
 Oui, monsieur !

BEAUJON.

Il est rare à l'époque où nous sommes,
Sous des habits d'enfant de rencontrer des hommes.

DUPLAN.

Le contraire se voit plus souvent, à mon gré ;
Parfois, à quarante ans, l'homme n'est pas sevré.

(Il se replace à son bureau.)

DORIA.

Mais tout cela nous fait oublier l'Algérie.
Rentrions dans le sujet... Dites-moi, je vous prie,
Vous qui savez Alger sur votre bout du doigt,
Tout ce qu'il nous emprunte, et tout ce qu'il nous doit.
Voulez-vous accepter ce que je vous propose ?
Il s'agit de fonder une très-grande chose,
Un établissement comme on n'en trouve point,
Au Sahel, comme ailleurs, vous choisirez le point :
Que la pratique arrive après la théorie.
On peut tout demander au sol de l'Algérie,
Car il donnera tout : le beau climat d'Alger
Refroidit le mélèze, et chauffe l'oranger ;
On peut y cultiver, comme on fait à Manille,
Le safran, l'indigo, le thé, la cochenille,
Tout ce que l'équateur a de plus lucratif,
De plus riche. À la tête, il faut un homme actif,
Et d'une intelligence au travail endurcie.
Croyez-vous au succès ? à vous je m'associe.

BAUJEON.

Cette opération est immense, et je sens
Que pour la mener bien il faut des bras puissants,
Mais j'accepte. D'ailleurs, je suis vraiment bien aise
De faire concurrence à l'industrie anglaise,
Et de montrer qu'ici, malgré notre lenteur,
On peut trouver encor l'étoffe d'un planteur.

DORIA, prenant le bras de Beaujon.

Allons chez le ministre... à la chambre, on discute
Le chapitre d'Alger... sans perdre une minute,
Allons....

BEAUJON.

Chemin faisant, nous pourrons en causer.

(Sortie.)

DUPLAN, montrant Beaujon.

Ah ! le fin drôle ! il cherche à se coloniser !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La terrasse d'un château. — Arbres, fleurs, statues, bancs de gazon.
— Grande opulence de décor champêtre. — A gauche, un guéridon
de bois, chargé de fruits et de cristaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ISAURE DORIA, MADemoiselle MARIE, LE COMTE
D'ORIVE, EDGARD DE SAINT-PONS.

(Les deux dames sont assises, un livre à la main ; les jeunes gens sont debout, dans une
attitude de causerie.)

LE COMTE D'ORIVE.

Oui, madame, c'est juste ; il faut un vrai courage
Pour lire jusqu'au bout cet effrayant ouvrage ;
Livre de l'infini, journal officiel,
Où monsieur de Humboldt fait l'histoire du ciel.
Je vous en enverrai, madame, un exemplaire.
Cette lecture est grave, et pourtant doit vous plaire.

ISAURE.

Quand on est dégoûté de ce bas monde, il faut
Lever les yeux, pour voir ce qui se fait là-haut.

LE COMTE.

Passerez-vous l'été, madame, à la campagne ?

ISAURE.

Les femmes font toujours des châteaux en Espagne,
Et tout cela s'écroule au souffle des maris.
J'ai bien souvent rêvé d'abandonner Paris
Au printemps, quand la ville est triste et monotone,
Et de m'ensevelir ici jusqu'à l'automne.
Mais monsieur Doria n'a pas le même goût ;
Quand le comptoir lui manque, il est privé de tout.
Avec quatre murs blancs, ses cartons, une table,
Et son premier commis, tout lui semble habitable.

LE COMTE.

Pouvez-vous concevoir, madame, le plaisir
D'avoir cinq millions, et pas un seul loisir ?
Quand un homme s'élève au-dessus de sa sphère,
Quand il a fait fortune, il songe à la défaire.

ISAURE.

Mariée à quinze ans, même aux lunes de miel,
J'ai cherché le mari, j'ai vu l'industriel.
Mais laissons le commerce, et parlons d'autres choses.

MARIE.

Nous sommes dans le mois des lilas et des roses.
Empruntons un sourire aux fleurs de la saison ;
Que le château nous fasse oublier la maison...
Monsieur Edgard... la chose est dans votre domaine :
On doit à Ventadour jouer cette semaine
Au bénéfice de... je ne sais plus de qui...
La perle de Milan, Gesualda Braschi,
Chantera Desdémone... Il nous faut une loge.
Lablache tout exprès vient pour jouer le doge.

ISAURE.

L'actrice fait fureur, dit-on, à la Scala.

LE COMTE.

Bonne nouvelle !

EDGARD.

Eh bien ! moi, j'ignorais cela.

LE COMTE.

Je ne savais rien, moi dilettante novice.
Ma loge à Ventadour est à votre service,
Elle est à mes amis ; seul, je n'y vais jamais.
Désirez d'y venir, et je vous la promets.

EDGARD.

Si l'opéra se donne.

MARIE.

Ignorants que vous êtes,
C'est dans le feuilleton de toutes les gazettes !

LE CONTE.

Les dames lisent tout, savent tout aujourd'hui.

ISAURE.

Eh ! messieurs, il faut bien échapper à l'ennui,
 Ce fléau des boudoirs... Dans le siècle où nous sommes,
 Les hommes ont tout fait pour amuser les hommes ;
 Ils ont pris tous les rangs et toutes les grandeurs :
 Ils se font députés, préfets, ambassadeurs ;
 Ils ont le club, le jeu, la bourse, les coulisses ;
 Ils ont du malheur même épuisé les délices ;
 Et condamnant la femme aux soins de la maison,
 Ils nous mettent sous cloche, et dorent la prison.

LE CONTE.

Madame, vous savez qu'au premier de vos signes,
 Vous avez devant vous deux serviteurs indignes,
 Edgard et moi, toujours disposés à saisir
 La moindre occasion qui vous fait un loisir ;
 Et nous courons alors, selon votre caprice,
 Admirer un chanteur, applaudir une actrice,
 Assister sur l'estrade aux courses de chevaux,
 Traîner ici de front quatre romans nouveaux.
 Vous quittez aisément votre prison dorée
 Et vous êtes toujours, dans le monde, adorée.
 On sait qu'Edgard et moi nous sommes vos voisins,
 Vos deux meilleurs amis, et, de plus, vos cousins.

ISAURE.

Le monde parlera...

LE CONTE.

Laissons parler le monde :
 Restons purs à nos yeux quand sa malice gronde.
 Faudrait-il, pour complaire à ses propos haineux,
 Rompre l'amitié sainte et les plus chastes nœuds ?
 Oh ! non : car les remords n'ont pas souillé nos âmes,
 Car vous êtes toujours le modèle des femmes,
 Et vous m'avez donné ce tranquille bonheur
 Qui, sans rougir le front, verse l'extase au cœur.

ISAURE.

Vivons toujours ainsi.

MARIE.

Tenez votre parole,
 Cher comte, je veux voir Lablache dans ce rôle.

LE COMTE.

J'ai promis.

MARIE.

Lisez donc les affiches du jour,
 Et faites-nous soigner la loge à Ventadour.

ISAURE.

Ces jeunes filles n'ont que la musique en tête !
 Pour toi, nous préparons une bien autre fête,
 Marie...

EDGARD, transporté.

Oh ! cet espoir, madame, est le plus doux.
 Mon bonheur est de vivre entre Marie et vous.

ISAURE.

Edgard, en vous donnant pour époux à ma fille,
 J'assure ce bonheur à toute ma famille.....
 Voici l'heure où ce doux entretien va finir.
 Adieu le calme !... Ici la foule doit venir,
 Et le maître...

LE COMTE.

Avec lui tout le fracas du monde !

EDGARD.

Et voilà donc comment la richesse se fonde,
 Au siècle où nous vivons ! Heureux l'homme oublié
 Que l'amour de la femme à la femme a lié,
 Et, dans cet horizon où le bonheur s'exile,
 Lui donne ces jardins et ces bois pour asile :
 Nos fracas de cités, nos querelles du jour,
 Ouragan de la haine, épouvantent l'amour !

ISAURE.

Oui, mais demain il faut à ce jardin tranquille
 Dire adieu, pour subir le fracas de la ville.

BORJA, dans la coulisse.

A Meudon, aujourd'hui, s'il me reste un moment,
 Beaujon, je veux songer à cet embranchement ;

(Il paraît.)

Car il faut que Meudon par Sèvres se relie
A Montretout : voilà toujours ce qu'on oublie.
Oui, deux localités qu'on laisse à l'abandon
Loin du chemin de fer, Saint-Cloud avec Meudon.
Il faut faire une lieue à pied ; quand on arrive,
On manque le convoi sur l'une ou l'autre rive.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; DORIA, BEAUJON ; DUPLAN, un énorme portefeuille sous le bras.

DORIA.

(A sa Mlle.)

Bonjour, mes chers voisins. Bonjour, ma femme. Et toi,
Tu te tiens à l'écart ? Allons, embrasse-moi !
La poste de Meudon doit nous être arrivée,
Le facteur a remis la première levée.
Duplan, cours au concierge.

(Duplan sort, et rentre tout de suite avec une lettre.)

Eh bien ! mes bons amis,

Vous voyez que je tiens tout ce que j'ai promis.
J'arrive, me voilà. Vous avez cru, sans doute,
Que je pouvais changer tous mes plans sur la route ;
La campagne m'ennuie à la mort, il est vrai ;
Pourtant, je viens toujours quand j'ai dit : Je viendrai.

ISAURE.

Vraiment, c'est un bonheur que je n'osais attendre.

DORIA.

On est industriel, mais on a le cœur tendre.
Nos plaisirs sont là-bas ; mais je me les défends,
Lorsqu'il s'agit de voir ma femme et mes enfants.

(Duplan lui remet la lettre. Il lit.)

C'est Morton qui m'écrit.

BEAUJON, à part.

C'est Morton : à merveille !

DUPLAN, à part.

Morton, c'est Beaujon deux... Bon œil et bonne oreille !

DORIA, frappant de la main sur la lettre ouverte.

Dans vingt ans, notre globe, abjurant sa lenteur,
Sera cerclé de fer du pôle à l'équateur.
Voici le tour du Gange, Une idée excellente !
La poste en palanquin était beaucoup trop lente ;
Lahore et Calcutta se tiendront par la main :
Il ne faut que cinq ans pour ferrer ce chemin.

BEAUJON.

Quelle est donc la distance entre ces grandes villes ?

DORIA.

Où donc est Ludovic ?... Oh ! rien.... douze cents milles.
C'est un chemin de paix pour les deux nations,
Pour le Sike et l'Anglais...

BEAUJON.

Prenez mille actions.

DORIA.

Me le conseillez-vous ?

BEAUJON.

Mille, c'est peu de chose,
A cent livres sterling l'action...

DORIA.

Oh ! je n'ose.

BEAUJON.

C'est une affaire d'or ; et moi, par amitié,
Si vous le trouvez bon, j'en prendrai la moitié.

DORIA.

Bien.

BEAUJON.

J'irai chez Waghorn, à ma rentrée en ville,
Et demain, à midi...

DORIA.

Je signerai pour mille...
Eh bien ! mes chers cousins, que faisons-nous de beau ?
Quoi ! vous vivez ici comme dans un tombeau !

LE COMTE.

A vivre ainsi tout homme aisément s'habitue,
Et nous continuons lorsque la mort nous tue.

DORIA.

Le travail vous fait peur ! Quant à moi, je descends,
Aussi noble que vous, de nobles commerçants,
Et pourtant je me livre à des travaux d'Hercule,
Comme si j'étais né sans une particule.
C'est que le siècle est rude, et veut des travailleurs.

EDGARD, à part.

Souvent les plus actifs ne sont pas les meilleurs.

LE COMTE.

Mon cher cousin, chacun travaille à sa manière ;
L'activité féconde a plus d'une bannière,
Et fraternellement, sur le même chemin,
S'agitent vers le but la pensée ou la main.
Si chacun travaillait, ainsi que vous le faites,
On peut prédire à tous, sans être grands prophètes,
Que, ce siècle expirant, on trouverait au bout
L'art et l'esprit sous terre, et le veau d'or debout.

DORIA.

A la bonne heure ! Eh bien ! jouissez de la vie,
Messieurs les grands penseurs, soit.

(Un domestique sort de la maison, et dit :)

Madame est servie.

DORIA.

Edgard, donnez le bras à madame ; je suis
A vous dans un moment.

ISAURE, en rentrant, à son mari.

Venez-vous ?

DORIA.

Je vous suis.

(Tous rentrent, excepté Doria, Beaujon et Duplan. Duplan se couche à l'écart sur un banc de gazon, dans l'attitude d'un dormeur tout prêt à se réveiller.)

SCÈNE III.

[DORIA, BEAUJON; DUPLAN, à l'écart, au fond.

DORIA.

Laissons-les mettre à table, ils ont du temps de reste ;
Nous déjeunerons, nous, d'une façon plus leste...

(Il prend un gâteau sur le guéridon et se verse à boire ; il présente un plat à M. Beaujon, qui ne paraît pas s'accommoder de ce repas frugal.

En déjeunant ainsi, nous causerons bien mieux :
La table nous dévore un temps fort précieux,
Un temps perdu deux fois et que rien ne rachète ;
Mais on met une affaire au bout de sa fourchette,
Et quand au bout d'une heure, on se lève, à la fin,
On a tout épuisé, son affaire et sa faim.

BEAUJON, rompant un gâteau tristement.

Je suis de votre avis... Moi, j'ai pour habitude,
Lorsque je vais aux champs, de me nourrir d'étude ;
Et j'en connais beaucoup, cher Doria, de ceux
Qui nous parlent d'étude, et sont des paresseux.

DORIA, riant.

D'Orive mon cousin !... j'ai signé son diplôme :
C'est un ambassadeur *in partibus*.

BEAUJON.

Quel homme !

Ennemi du travail comme un sauvage.

DORIA, buvant debout.

Oh ! lui,

J'ai fait son horoscope : il périra d'ennui.

BEAUJON, avec une malice bien prononcée.

Oh ! non ! c'est un galant qu'aucun refus ne lasse,
Un sévère penseur qui vise au Lovelace,
Croit que toute vertu cède à ses madrigaux,
Et que tous les époux devant lui sont égaux.

DORIA.

C'est un fat.

BEAUJON, appuyant sur le mot.

Dangereux.

DORIA.

Bah !

BEAUJON.

Les femmes sont folles
Des oisifs qui toujours travaillent en paroles.

DORIA, avec un signe d'impatience.

Or çà, mon cher Beaujon, tout est bien convenu.
Vous allez opérer sur un terrain connu.
Vous avez un crédit ouvert. Je vous conseille
D'être rendu le vingt au plus tard à Marseille ;
Vous vous embarquerez sur l'heure en arrivant.
Il ne faut que deux jours avec l'aide du vent,
Pour toucher vis-à-vis, et la première affiche
Sur le port vous dira quel terrain est en friche,
Quel domaine se vend sous le canon d'Alger ;
Car, avant toute chose, il faut nous protéger.

BEAUJON.

Vous serez, croyez-moi, content de mon service ;
En achats de terrain je ne suis pas novice :
Si j'achète l'Atlas aujourd'hui d'une main,
De l'autre, je le vends à meilleur prix demain.

DORIA.

Oh ! je vous connais bien, et depuis quinze années,
Beaujon, je vous prédis de hautes destinées.
Et maintenant, parlons d'autre chose... Voici.
Qu'avez-vous vu de mieux en arrivant ici,
Ce matin ?... montrez-moi votre âme toute nue...

BEAUJON, jouant la bonhomie.

La terre de Meudon me paraît bien tenue ;
Ce beau château soutient l'honneur de votre nom :
On croirait que ce parc a volé Trianon.

DORIA.

Oh ! tout cela s'est fait sans moi... Cette nature
J'aime mieux l'admirer, à Paris, en peinture.

Sur ma tapisserie, ou sur mon paravent;
Car celle de Meudon m'enrhume bien souvent.
Vous n'avez donc rien vu ?

BEAUJON.

J'ai vu votre famille...
Votre femme qui semble être sœur de sa fille ;
Mais je les connaissais déjà depuis longtemps.

DORIA.

Enfin, vous arrivez : voilà ce que j'attends !
Écoutez-moi, Beaujon. Quelquefois, à votre âge,
Par ennui, vaguement, on songe au mariage.
Mais quand le travail pèse, on a beau nous crier
Chaque jour à l'oreille : Il faut vous marier,
Nous n'avons pas le temps de choisir une épouse.
Près de nous, l'industrie, en maîtresse jalouse,
Nous défend de toucher au lien conjugal.
Un jour, moi, voyageant, j'arrive au Sénégal,
Mais par un pur hasard, une erreur de boussole.
On m'invite à dîner. Je vois une créole
Avec des cheveux noirs et de grands yeux luisants ;
Riche, ce qui vaut mieux ; jeune, elle avait quinze ans.
Trente-quatre degrés consumaient l'atmosphère ;
Je desséchais d'ennui, je n'avais rien à faire,
Mon vaisseau par la mer était avarié :
Je m'infusai l'amour, et je me mariaï.

BEAUJON.

Et vous fîtes fort bien... Moi, si pareille chance
M'attendait, sur le point d'abandonner la France,
Je suivrais votre exemple...

DORIA.

Eh bien ! mon cher ami,
C'est bon ! ne disons pas les choses à demi.
Ma fille est dans un âge où le cœur est fort tendre ;
Si quelque jeune époux lui vient, que dois-je attendre ?
Un fat, un maquignon, un fumeur élégant,
A cheval, échappé du boulevard de Gand ;
Un prodigue étourdi, comme j'en connais trente,
Qui mange un capital pour épargner la rente,

Met à sec mon étang pour saisir un poisson,
Et le jour qu'on la sème, engloutit la moisson.

BEAUJON.

Comme vous connaissez les beaux fils de l'époque !

DORIA.

Ma femme comme moi les connaît, et s'en moque.
On ne peut pas avoir un bon mari complet ;
Mais je veux, moi, choisir le gendre qui me plaît,
Et lorsque vous serez colon en Algérie,
Sans perdre votre temps, Beaujon, je vous marie ;
Je vous donne ma fille ; et la donnant, je crois
Qu'on ne me verra point repentir de mon choix.

BEAUJON, feignant l'étonnement et le trouble.

Que dites-vous ? je n'ose en croire mon oreille !...
Oh ! je n'ai jamais eu d'émotion pareille !...
Le bonheur attendu se supporte aisément ;
Celui qu'on n'attend pas vous écrase un moment :
Laissez-moi respirer... Moi, dans votre famille !
(Il s'assoit.)
Mais peut-être... qui sait ?.. votre adorable fille...

DORIA.

Ma fille est une enfant, un ange de bonté ;
En aveugle, elle agit selon ma volonté.
Je la connais, je crois. C'est ma fille. Elle n'ose
Penser différemment, quand je dis quelque chose ;
Et si je lui présente un bon mari demain,
Elle sera joyeuse, et baisera ma main.
Ma femme, oh ! celle-là j'en réponds sur ma tête !
Ma femme, dans ce jour, va voir un jour de fête.
Elle approuve toujours ce que je fais chez moi,
Et ma loi domestique est sa suprême loi.

BEAUJON.

Pour tenir le haut bout dans une colonie
Ce serait peu d'avoir du tact et du génie ;
En y songeant, je vois que vous avez raison,
Il faut faire régner les mœurs dans sa maison :
Il ne faut pas montrer aux Arabes novices

211

L'Européen, suivi d'un cortège de vices ;
Et notre exemple saint doit faire naître en eux
La chaste passion des légitimes nœuds.

DORIA.

C'est profond, mon ami ; votre esprit envisage
Très-bien la question, et par son côté sage.
Mariage arrêté : tout est dit. Maintenant
Allez faire l'aimable, à table en déjeunant.
Moi, je n'ai pas de temps à perdre, il faut que j'aie
Voir si mes pins du Nord sont d'assez haute taille
Pour en faire des mâts qu'on attend à Toulon.
Je vous retrouverai dans une heure au salon.

(Doria accompagne Beaujon jusqu'au péristyle, et, apercevant Duplan sur son banc de gazon.)

Tu dors, Duplan ! tu dors !

DUPLAN, réveillé en sursaut et bondissant sur ses pieds.

Qui, moi ! dormir sur l'herbe !
J'étais à réfléchir sur un projet superbe.
Un établissement nouveau qui m'a frappé,
Et je ne comprends pas qu'il vous ait échappé.

DORIA.

Voyons donc.

DUPLAN.

Vous avez la Seine pour voisine ;
En la saignant, on peut établir une usine
Sur ce rivage oisif dont vous ne faites rien.
Il faut, sur tous les points, utiliser son bien.
Comment donc ! vous souffrez qu'une rivière joue
Avec vos fleurs, ici, sans tourner une roue ?
Indolente, chez vous, comme un fleuve espagnol,
Elle chante, elle dort, entend le rossignol,
S'amuse avec les ponts, tendrement les caresse,
Et devant votre ardeur étale sa paresse !
Ah ! c'est trop fort ! Donnez un ordre maintenant,
Et faites travailler ce fleuve impertinent.

DORIA, riant.

Il a, ma foi, raison. Eh bien, dans la journée
J'y songerai ; je vais commencer ma tournée.

(Il sort dans la campagne.)

SCÈNE IV.

DUPLAN.

(S'approchant du guéridon.)

C'est égal, j'ai dormi. Puis voici mon repas...

Le proverbe est menteur... Qui dort ne dine pas...

(Il s'assoit, se verse à boire et mange.)

Tel maître, tel commis... Lorsque j'étais plus jeune,

Je déjeunais toujours, et maintenant je jeûne.

Mais, quelque jour, j'espère acquitter à la fin

La dette du sommeil et celle de la faim.

(Entendant un bruit de pieds éperonnés.)

Au diable l'importun!

SCÈNE V.

DUPLAN, LUDOVIC.

LUDOVIC. Il entre fort agité, une cravache à la main.

Bonjour, Duplan. J'arrive.

DUPLAN.

Parbleu, je le vois bien.

LUDOVIC.

Dis... Edgard et d'Orive

Sont-ils ici?

DUPLAN.

Tous deux.

LUDOVIC.

Où donc?

DUPLAN.

Dans le château.

Faut-il les...

LUDOVIC.

Non... ici, je suis incognito.

DUPLAN.

Ludovic, vous avez du feu dans la cervelle...

Dites, est-ce une bonne ou mauvaise nouvelle?...

LUDOVIC.

Je n'en sais rien.

DUPLAN.

Votre œil annonce le souci.

LUDOVIC.

On en aurait à moins... Duplan, elle est ici !

DUPLAN.

Qui donc ?

LUDOVIC.

Comment ! qui donc ?... Elle... ma cantatrice.

DUPLAN.

Ah !... j'avais oublié cette adorable actrice
 Qui nous a dévoré tout le riz de Turin !
 Eh bien ! je ne vois pas d'où vient votre chagrin !

LUDOVIC.

Mais j'en suis très-ravi ! Moi, j'ignorais encore
 Le bonheur de revoir la femme qu'on adore !
 Elle devait chanter jusqu'à la fin de l'an,
 Et je ne sais trop quoi la chasse de Milan.
 Je l'ai vue : elle avait une mantille verte,
 Deux chevaux, chapeau bleu, calèche découverte,
 Un laquais. Je l'ai vue ainsi que je te vois,
 Au boulevard, tantôt, devant les bains Chinois.

DUPLAN.

L'avez-vous abordée ?

LUDOVIC.

Ah ! mon cher, je te prie,
 D'un peu te corriger de ton étourderie.
 Tu ne connais donc pas le monde, ô commerçant !
 Tu fréquentes la banque et le quatre pour cent !
 Sais-tu bien, mon ami, que lorsqu'un vif caprice
 Vous attelle au char d'or d'une célèbre actrice,
 Il faut pouvoir, chez soi, monnayer la Pérou ;
 Et je suis loin du compte !...

DUPLAN.

Ah !

LUDOVIC.

Je n'ai pas le sou.

DUPLAN.

Vous m'aviez bien promis, cependant, d'être sage.

LUDOVIC.

Aussi pourquoi faut-il trouver sur son passage,
 Devant les bains Chinois, comme je te l'ai dit,
 Une prima donna que Milan applaudit !
 Est-ce ma faute, à moi ? Je viens à la campagne
 Greffer des dahlias sur des jasmins d'Espagne ;
 Car je ne suis pas né pour être citadin,
 Je passerais ma vie au milieu d'un jardin ;
 Et je trouve un écueil, un œil noir qui scintille,
 Une petite main qui sort d'une mantille,
 Une ombrelle lilas, tout ce tableau charmant
 Qui compose une femme et ravit un amant !
 Alors j'ai déchiré mes beaux plans de sagesse.
 Mais comme j'ai la main facile à la largesse,
 Je me suis dit : A moi, fils de riches parents,
 Il me manque cent sous pour arrondir cinq francs.

DUPLAN.

Mes nobles fonctions vont s'agrandir, j'espère ;
 Je serai le caissier du fils comme du père.

LUDOVIC.

Ce cher, ce bon Duplan ! comme il devine tout
 Dans une confiance, avant qu'on soit au bout !

DUPLAN.

J'ai pris quelques leçons dans la sorcellerie ;
 Et quand je vois venir Ludovic, je parie,
 Sûr de mon fait, avec un esprit de sorcier,
 Qu'il a besoin d'argent, et qu'il vient au caissier.

LUDOVIC.

Oui, dans ce siècle, il faut savoir vivre en artiste :
 Je donne un grand dîner demain. J'ai sur ma liste
 Quinze invités : c'est peu ; mais des noms éclatants,
 Des noms choisis. Il faut qu'on en parle longtemps !
 J'invite mon actrice. A ses beaux yeux j'étaie

L'hospitalité d'or de ma terre natale,
Le luxe de Paris, et nous lui faisons voir
Qu'un jeune homme sait vivre et connaît son devoir.

DUPLAN.

C'est fort sage, vraiment !

LUDOVIC.

Mais il faut que je parte !

DUPLAN.

Avant ce beau repas je dois payer la carte,
N'est-ce pas, Ludovic ?

LUDOVIC, tendant la main.

Oui, tu l'as deviné.

DUPLAN.

A l'état de sorcier j'étais prédestiné.

LUDOVIC, tirant son portefeuille.

Voici mon portefeuille.

DUPLAN.

Ah ! c'est bien !... il y manque ?...

LUDOVIC.

Rien du tout, excepté quelques billets de banque.

DUPLAN.

Donnez vite.

LUDOVIC, entendant un bruit de pas.

Grand Dieu, protégez mes amours !
J'entends le bruit des pas de l'auteur de mes jours !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; DORIA.

DORIA.

Ah ! te voilà ! Depuis ce matin je t'appelle.

(Il lui serre les mains.)

Voyons, m'apportes-tu quelque bonne nouvelle ?
Cette malle de l'Inde est en retard, je crois ;
Je l'attendais le deux, et nous sommes au trois.

LUDOVIC, saisissant cette occasion pour partir.

Oh ! ce matin, elle est sûrement arrivée ;
Sur ma route, en venant tantôt, je l'ai trouvée.

DORIA.

Tu l'as trouvée !... Enfin !... Dans quel coin de Paris ?

LUDOVIC, embarrassé.

Devant les bains Chinois... avec cinq chevaux gris.

DORIA.

Quel diable de chemin prenait donc cette malle ?
N'importe ! il faut partir. Duplan, cours à la salle,
Et dis que nous allons à Paris, dans l'instant.
Fais mettre les chevaux, le courrier nous attend ;
Le courrier de Bombay !!!

(Duplan sort.)

LUDOVIC.

Moi, je vous accompagne.

DORIA.

C'est très-bien, mon ami ! c'est très-bien !... La campagne
Ne convient pas du tout à ton âge : on y perd
Un temps fort précieux. Crois-moi, je suis expert.

LUDOVIC.

A moins d'être fermier, sylvain, garde champêtre,
Conducteur de troupeaux, qu'au vert on mène paître,
Éleveur de haras, je n'ai jamais compris
Qu'un homme de raison abandonne Paris.

DORIA.

Bravo ! mon Ludovic, tu parles comme un ange !
Je t'amène avec moi.

LUDOVIC.

Quelle folie étrange
De s'enfermer ici, sur des coteaux boisés,
Et de boire l'ennui, six mois, les bras croisés !

DORIA.

Admirable, mon fils !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; DUPLAN.

DUPLAN.

Votre voiture est prête.

DORIA.

Un bon industriel n'a point de jours de fête ;
 Au travail, quant à moi, je suis toujours dispos.
 Le travail est un dieu qui n'a point de repos.

LUDOVIC, entraînant son père.

Partons.

DORIA.

Il faut, avant, saluer notre monde.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ET TOUS LES PERSONNAGES DE L'ACTE. Les derniers sortent de la mai-son. D'Orive donne le bras à Isaure; Edgard, à Marie. Beaujon paraît suivre des yeux tous les mouvements de d'Orive et d'Isaure.

DORIA, à Isaure.

Le courrier de Bombay, qui vient trois fois par mois,
 Un courrier spécial, devant les bains Chinois
 Vient de passer ; mon fils, dont la vue est fort bonne,
 L'a reconnu. Je vais à Paris en personne,
 Car ce courrier, sans doute, est des plus importants...
 Nous nous verrons demain, à Paris ; je t'attends.

(Il serre les mains de tous les personnages, et les entraîne vers le fond.)

DUPLAN, ramenant Ludovic sur la rampe, et lui rendant son portefeuille.

Deux billets de cinq cents pour payer votre carte.

LUDOVIC.

Bien !... Il ne faut pas trop pourtant que je m'écarte...

(Avec exaltation, et agitant ses billets en l'air.)

Demain, je te supprime avec quinze lions,
 O Balthazar, doyen des grands amphitryons !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une grande loge à Ventadour.

(On entend dans le lointain l'ouverture d'Orléans.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LUDOVIC.

LE COMTE.

Vous voyez, nous pouvons réunir fort à l'aise
Les amis, la famille et l'ambassade anglaise.

LUDOVIC.

Vous avez bien choisi... Cette loge est fort bien,
Et très-commode.... elle est au goût italien.
Je crois voir la Scala de Milan, ou Saint-Charles :
On écoute là-bas, et dans ce coin on parle.

LE COMTE.

A propos, Ludovic, votre luxe fait bruit,
Vous avez détrôné Balthazar l'autre nuit.
On en cause partout. Vous faites à merveille
Les honneurs d'un dîner ; mais seulement, la veille,
Vous oubliez toujours, quand le couvert est mis,
D'inviter vos parents et vos meilleurs amis.

LUDOVIC.

D'Orive, excusez-moi, je crains votre morale ;
Vous avez le goût pur et l'humeur pastorale.
Vous vous plaisez aux champs, et sous les bois épais,
Séjour de l'innocence, asile de la paix ;
Aux bords où la vertu modeste se retire,
La houlette à la main, vous vivez en Tityre,
Et vous vous éloignez de ces bruyants festins
Que se donnent entre eux nos jeunes libertins.
Qui, moi ! vous inviter à quelque Inpercale,
Près d'une cantatrice, au rocher de Cancalle !
Oh ! je connais trop bien la table qui vous plaît !
Vous vivez d'amour pur, de fruits verts et de lait.

LE COMTE.

De mieux en mieux, mon cher. Poursuivez, je vous prie ;
Je ne crains pas le feu de la plaisanterie ;

Et ce que vous venez de dire en ce moment
 Vaut mieux qu'un bon repas, Ludovic : c'est charmant.
 Et puis j'aime à vous voir briller sur la figure
 Cet orgueil triomphal de favorable augure.
 Vous avez l'air vainqueur : si vous ne l'êtes pas,
 Vous le serez après le deuxième repas.

LUDOVIC.

Ne rions pas ainsi.... je crains cette soirée.
 Avez-vous jamais eu quelque actrice adorée
 Dans la coulisse, quand tout l'orchestre le soir,
 Reçoit le *la* des mains du chef vêtu de noir ?

LE COMTE.

Jamais.

LUDOVIC.

Tant mieux ! on sent une frayeur extrême,
 Comme si l'on chantait dans l'opéra soi-même ;
 Avec la fièvre à l'âme, on attend le succès.
 Celle-ci craint beaucoup un parterre français ;
 Mais le premier bravo doit la mettre à son aise.
 Elle a le cœur naïf comme une Milanaise ;
 C'est la timidité d'une vierge à douze ans.
 Vingt banquiers l'ont déjà couverte de présents.

LE COMTE.

Elle accepte tout ?

LUDOVIC.

Mais celui qui les apporte
 Est prié d'oublier le chemin de sa porte.
 Aussi, je veux partout la suivre en voyageur,
 Et je l'épouserai quand je serai majeur.

LE COMTE.

Mon Dieu ! que dites-vous ? cher enfant ! A votre âge,
 Vous naviguez déjà pour tenter un naufrage !
 Si jamais je vous vois dans ce danger de mort,
 Je vous prends aux cheveux, et vous ramène au port.

LUDOVIC.

Quand l'heure sonnera, comte, je sacrifie,
 A ses pieds adorés, le monde ; et je défie
 Tout agent infernal, et tout pouvoir humain,
 De séparer alors sa main de cette main.

LE COMTE.

Lutin ! il me fait peur !

LUDOVIC, regardant à la loge, en entr'ouvrant le rideau du fond.

Oh ! je suis au supplice !

LE COMTE.

Quand la reverrez-vous ?

LUDOVIC.

Bientôt, dans la coulisse...

Demain, aux Provençaux.

LE COMTE.

Et ne m'oubliez pas,

S'il vous manqué un convive au deuxième repas.

LUDOVIC.

A minuit, salon bleu. Nous ne serons que douze...

LE COMTE.

Pas d'autre femme ?

LUDOVIC.

Oh non ! diable ! elle est si jalouse !..

Duplan me retiendra demain l'appartement...

Vous l'entendrez causer... Avec quel air charmant

Elle vous contera tout au long son histoire !

Un air pudique et doux comme au Conservatoire

(S'approchant de l'ouverture de la loge.)

De Milan... Voyez-vous arriver ce public !

LE COMTE.

A minuit, salon bleu.

LUDOVIC.

Demandez Ludovic.

LE COMTE.

Ah ! voici notre monde !

(Il s'avance vers la porte de la loge pour recevoir les personnages de la scène suivante.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; entrent MADAME DORIA, MARIE, EDGARD, DUPLAN, toujours avec son portefeuille ; DORIA, le dernier.

LE COMTE.

Heureuse la soirée.

Madame, où cette loge est par vous honorée.

Rossini, je l'espère, aura bientôt le don
De vous faire oublier vos jardins de Meudon.

ISAURE.

La musique vaut mieux.

DORIA, parlant à l'ouvreuse.

Oui, j'attends trois visites ;
Ici sur ce billet je vous les donne écrites :
Wilson de Liverpool, Widermann de Boston,
(A Ludovic.)
Et Bhering de Surate... Eh bien, commence-t-on,
Mon fils ?

LUDOVIC.

On a déjà terminé l'ouverture.

DORIA.

Pour quelle heure faut-il commander la voiture ?

EDGARD.

Ce soin-là me regarde...

(Tous les personnages entrent dans l'autre partie de la loge, excepté Duplan et Doria. Celui-ci reste entre deux, et debout.)

SCÈNE III.

DUPLAN, seul sur le devant de la loge.

Enfin, je vais donc voir
Un opéra superbe!... Ai-je attendu ce soir !
Les théâtres toujours m'ont paru fort utiles,
Mais je passe en courant devant leurs péristyles,
Je lis l'affiche, et puis tout seul je vais m'asseoir
Devant un bureau sombre, où j'écris tout le soir...
(Regardant tristement son portefeuille.)
Il faut trainer partout ce portefeuille immense,
Comme un ministre... Allons nous asseoir... on commence.
Ah ! mon Dieu ! j'oubliais la lettre qu'il attend,
Et qu'un groom rouge et vert m'a remise en sortant !
(Il dépose son portefeuille sur un fauteuil, et remet la lettre à M. Doria, qui longeait la
salle de Ventadour.)

DORIA rentre en scène, la lettre à la main. Duplan prend sa place entre les deux loges,
et paraît regarder le théâtre avec stupéfaction.

Wilson est fort exact, lorsque le gain le tente.
Il me dit qu'il partait de Liverpool, le trente ;
Il est parti, je tiens sa parole d'Anglais.

Le deux, il devait être au plus tard à Calais ;
Or, en tout, s'il a pris deux nuits pour se remettre,
Il pouvait arriver deux jours avant sa lettre.

LUDOVIC, dans l'autre partie de la loge.

Brava ! bravissima !... Quelle admirable voix !

DUPLAN, se retournant.

Vraiment je suis ravi de tout ce que je vois.

DORIA.

Duplan !... Oh ! dès ce soir, il faut que je l'invite...

Duplan !

DUPLAN arrive avec haine.

Vous m'appellez.

DORIA.

Prends du papier bien vite.

DUPLAN.

Je crois que j'ai laissé mon portefeuille...

DORIA.

Oh ! non.

Il est là, sur la chaise, et marqué de ton nom.

DUPLAN, à part.

Il voit tout.

DORIA.

(Il dicte.)

Ecris donc. « Cher Wilson, l'heure presse,
« Venez à Ventadour, ce soir : c'est mon adresse
« Jusqu'à minuit. Venez, on doit fixer demain
« La barrière où sera la gare du chemin.
« Il faut donc être là... Tout à vous... » Et je signe...
Tu vois comme on peut tout dire dans une ligne.

DUPLAN.

Oh ! vous êtes concis comme un *et cætera* !

(A part, pendant que Doria signe.)

Aussi, je perdrai peu de ce bel opéra...

Ludovic a du goût... Si j'étais à son âge,

J'aurais pu comme lui m'égarer en voyage,

Et négliger le riz du Piémont.

DORIA.

Fais ton pli.

DUPLAN.

L'adresse ?

DORIA.

Hôtel Windsor, arcades Rivoli.

Ce n'est pas fort loin, cours.

DUPLAN, consterné.

Ah ! c'est moi qui la porte !

DORIA.

Eh ! qui donc ?

DUPLAN.

De la loge il faut donc que je sorte ?

DORIA.

Et comment la porter sans sortir ?

DUPLAN, se résignant.

Oui, c'est vrai.

(A part.)

Oh ! tout sera fini lorsque je reviendrai.

ISAURE. Elle sort de l'autre pièce de la loge, et se croise avec Doria, qui accompagne Duplan à la porte.

Ah ! respirons un peu !... Cet opéra m'enchanté...
 C'est divin !... Il est vrai que l'actrice le chante
 Avec un goût parfait, un talent inouï...

DORIA.

Cet acte doit finir bientôt, n'est-ce pas ?

ISAURE.

Oui.

DORIA.

Il paraît que la pièce est beaucoup applaudie ?

ISAURE.

Oh ! beaucoup !... Que d'amour dans cette mélodie !
 Avec tous ses grands noms, comme ce siècle est beau,
 Quand le maître puissant l'exhume du tombeau,
 Dans la pompe et l'éclat de ces superbes fêtes,
 Où brillèrent les rois, les peintres, les poètes
 Qui demandaient pour prix des plus nobles travaux
 Un sourire envié d'un peuple de rivaux.

DORIA, qui a regardé sa femme fixement, les bras croisés.

Eh bien, après, voyons ?

ISAURE, regardant son mari avec un sourire triste.

Après ! On le devine.

Après ! l'homme étouffant l'étincelle divine.

Après ! l'enthousiasme éteint au fond des cœurs ;

Les nobles instincts morts, les intérêts vainqueurs ;
L'antique foi perdue, et la femme avilie ;
L'homme dans les cités agitant sa folie ;
La lourde activité pire que le sommeil ;
L'ennui partout ; la brume éteignant le soleil.

DORIA.

Oh ! pour le coup, ma femme a perdu la cervelle !
Mais tu parles ce soir une langue nouvelle !
Tout ce charivari de musique et de voix
A troublé ta raison, ma femme ; je le crois.

ISAURE.

Oui, monsieur, critiquez ce que je viens de dire ;
Tout ce qui part du cœur, je le sais, vous fait rire ;
Ne me mesurez point avec votre compas :
La femme et le mari ne se comprennent pas.

DORIA.

A ta mauvaise humeur, mon ange, je te laisse ;
On ne peut te parler, le moindre mot te blesse.
L'acte est fini, je vais passer quelques instants
Au foyer, pour y voir les amis que j'attends.

(Il sort. Après sa sortie, Ludovic s'esquive à la dérobée.)

ISAURE, seule sur le devant de la scène.

Non, je ne puis pas même exciter sa colère !
Il me traite en enfant ; il rit, il me tolère !
Au moins, quand un mari s'indigne avec raison
De la morne froideur qui glace sa maison ;
Quand, la main convulsive et le regard en flamme,
Il jette en frissonnant un reproche à sa femme,
Le sourire, les pleurs l'attendrissent un jour ;
Sa haine d'un instant rajeunit son amour.
Et lui, qui tant de fois, en son comptoir, s'irrite
Pour une lettre anglaise au bout du monde écrite,
Pour un courrier manqué, pour un prénom omis,
Ne me fait pas l'honneur qu'il fait à ses commis !

LE COMTE. Il descend la scène en regardant Isaure avec un intérêt significatif.

(A part.)

Oh ! rien ne la distrait. Quelle idée inquiète
Courbe ce front charmant au milieu d'une fête !
Craignons d'être importun ; il faut me ménager,
Quelques mots de réponse et sans l'interroger ;

On marche lentement sur le chemin du doute,
Et la femme qu'on aime est celle qu'on redoute.

(Haut.)

Madame, tout Paris au théâtre est venu
Ce soir ; on ne voit pas un visage inconnu,
Et dans ma loge, assise au fond comme vous l'êtes,
On jouit du coup d'œil de toutes les toilettes.
Il est doux, aux accords de l'orchestre et des chants,
De voir éclore ici les modes de Longchamps.

ISAURE, avec tristesse.

Oui, comte ; mais ce soir à toutes ces merveilles
Je ferme, malgré moi, mes yeux et mes oreilles.

LE COMTE.

Madame, vous souffrez ; dites un mot, je cours...

ISAURE.

Restez, je n'ai besoin, monsieur, d'aucun secours :
Il est des maux que nul médecin ne réclame,
Et que rien ne guérit, car ils viennent de l'âme.

(Elle s'assied.)

Mon front brûle. J'ai là comme un pressentiment,
Quelque chose d'affreux se passe en ce moment.

(Le comte s'alarme.)

LE COMTE.

Vous m'alarmez, madame !

ISAURE.

Oh ! je suis ainsi faite...

C'est que je suis toujours triste dans une fête...

Mes enfants, où sont-ils ?

LE COMTE.

Pourquoi vous effrayer ?

Marie est près d'Edgard ; Ludovic... au foyer.

ISAURE.

Depuis mon arrivée ici, je suis souffrante...

Au foyer, mon mari s'occupe... de la rente...

Il m'abandonne, il songe aux amis qu'il attend.

(Elle se lève, s'approche de l'autre partie de la loge, et appelle.)

Marie, Edgard, venez ; respirons un instant.

(Edgard et Marie abandonnent l'arrière-loge, et sortent. Edgard donne le bras à Isaure. Le comte la suit des yeux avec intérêt.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, après une pause.

J'ai deviné, je crois, le trouble de son âme.
 Je dois donc l'étouffer ma noble et chaste flamme,
 Et, m'imposant toujours ce que prescrit l'honneur,
 Lui rendre son repos, en perdant mon bonheur.

SCÈNE V.

LE COMTE, LUDOVIC.

LUDOVIC. Il entre avec précipitation et fort agité.

Je cherche un auditeur... Il faut que je raconte
 Une chose inouïe !... Ecoutez-moi, cher comte.
 Nous sommes seuls ici ?

LE COMTE.

Seuls... Qu'est-il arrivé ?

LUDOVIC.

Rien.

LE COMTE.

C'est-à-dire, tout.

LUDOVIC, cherchant à se donner du calme.

Oui... je me suis sauvé
 Pour ne pas ameuter contre moi les coulisses ;
 Mais je me suis vengé des deux avec délices !

LE COMTE.

Vous commencez, je crois, par la fin, mon ami ;
 Ne me contez donc pas les choses à demi.

LUDOVIC.

C'est juste !

LE COMTE.

Avez-vous vu cette adorable femme ?
 J'ai du chagrin, je veux rire.

LUDOVIC.

C'est une infâme !

LE COMTE.

Comment ! ces yeux si beaux, ce chant mélodieux,
 Ce charme...

LUDOVIC. ?

Tout cela cache un cœur odieux !!!

Oui, j'avais dévoré deux siècles dans une heure,
 Et j'ontrais, contenant ma joie intérieure,
 Sur la scène, où rôdait un peuple de bouffons.
 Les coulisses sur moi secouaient leurs plafonds,
 Et je voyais trembler, de la base à la frise,
 Les palais de carton d'une ignoble Venise.
 Othello, doge, peuple, accourus du Lido,
 Regardaient le public par les trous du rideau.
 Elle n'était pas là... Je la demande au doge
 Qui me répond : — Monsieur, je la crois dans sa loge.
 Othello, qui dinait l'autre soir avec nous,
 Me sourit sous le noir, et de l'air le plus doux
 Me l'indique. Je frappe. Une voix ravissante
 Dit : Que demande-t-on? — Vous. — Moi ? je suis absente.
 Et j'entends deux éclats de rire forcenés,
 Et la porte aussitôt se ferme sur mon nez !
 Moi, naïf, j'avais mis ma confiance en elle.
 Je me place pourtant comme une sentinelle
 Au coin du corridor, et dans l'ombre du mur.
 Mon cœur devait avoir cent degrés Réaumur.
 Un quart d'heure écoulé, la porte crie et s'ouvre.
 Je me frotte les yeux pour voir clair, et découvre
 Un monsieur qui comblait le fond du corridor
 Avec sa barbe noire et ses deux chaînes d'or ;
 Desdémone, le bras tordu sur son épaule,
 Le suivait, fredonnant la romance du Saule,
 Et lui se prélassait avec cet air heureux
 Que devant les jaloux prennent les amoureux.
 Je n'ai pu contenir le volcan de ma rage !
 Sur le couple flétri j'ai déchainé l'outrage,
 Et l'autre, ayant voulu prendre le même ton,
 Ce gant a balayé sa barbe et son menton.

LE COMTE.

Enfant, qu'avez-vous fait ?

LUDOVIC.

Ce que doit faire un homme.

Cela fait, je reprends mon sang-froid : je me nomme,
 Et lui jette à ses pieds ma carte en même temps !

LE COMTE.

C'est admirable !... Ensuite.

LUDOVIC.

Ensuite ! je l'attends.

LE COMTE.

Vous a-t-il dit son nom ?

LUDOVIC.

Il n'est pas nécessaire

De connaître le nom d'un stupide adversaire.
On disait, près de moi, tout bas, quand je sortais,
Que cet homme est un prince.

LE COMTE.

Un prince !

LUDOVIC.

Piémontais.

Bah ! prince comme moi, prince de vaudeville,
Comme Scribe, au Gymnase, en a couronné mille.
Je crois qu'en se couchant un peu sur le côté,
Il couvre le terrain de sa principauté.
Enfin, prince ou bourgeois, fort peu je le redoute.
Après le dernier acte, il viendra sans nul doute,
Sous quelque bec de gaz m'aborder à l'écart,
Et vous serez là, vous, accompagné d'Edgard.
Je ne sortirai pas demain de ma demeure.
Vous accepterez tout, l'arme, le terrain, l'heure.
Oui, mon heure sera celle de son loisir :
Je lui donne le tour du cadran à choisir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; DORIA, LES VISITEURS ÉTRANGERS DES INDES.

(Ils entrent et disparaissent tout de suite derrière le rideau du fond.)

DORIA.

Voici des visiteurs, comte. Je vous présente
Les grands industriels de l'Inde commerçante.
Je leur fais les honneurs de vos salons, ce soir.
Tu viendras, Ludovic, auprès de nous t'asseoir.
Oh ! nous allons causer du commerce du Gange,
De l'isthme de Suez, même du libre échange ;
Sur tous les grands chemins du monde nous irons,
Et tu profiteras de ce que nous dirons.

(Il entre dans le fond de la loge. Un domestique entre. Pendant que Doria dit son dernier vers, Duplan entre et se glisse furtivement dans le fond de la loge.)

LE DOMESTIQUE.

Le comte Ludovic Doria ?

LUDOVIC.

C'est moi-même.

(Le domestique lui remet une lettre.)

Bien ! cette exactitude est la vertu que j'aime.

(Au domestique.)

Allez... je veux déjà tout ce qu'on a voulu ;

Et j'ai lu ce billet avant de l'avoir vu.

*(Le domestique sort. Ludovic ouvre le billet.)*C'est un cartel, *(il lit.)* « Monsieur, le messager qui porte

« Cette lettre sera demain à votre porte ;

« Pour régler le combat, il est trop tard ce soir.

« Vos seconds et les miens, demain, devront se voir,

« A moins que vous n'ayez, monsieur, le privilège

« D'insulter l'honnête homme en sortant du collège,

« Et de ne lui donner ensuite pour raison

« Qu'un ordre paternel qui vous met en prison. »

L'insolent ! l'insolent !... Venez, comte d'Orive,

Je me battrai ce soir... Oh ! l'insulte est trop vive !

(LE COMTE, avec un intérêt fraternel et une extrême émotion.)

Calmez-vous, Ludovic ; le calme rend plus fort.

Vous attendrez demain.

LUDOVIC.

C'est un duel à mort !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; ISAÛRE, MARIE, DUPLAN, EDGARD.

ISAÛRE.

Te voilà, Ludovic !... Oh ! ma joie est extrême !

On se plaît, quand on souffre, à voir tous ceux qu'on aime...

Tout à l'heure, j'avais comme un pressentiment...

Un frisson... et cela me trompe rarement !

Je cherchais Ludovic, et j'étais inquiète...

Mon fils... Un peu de calme est rentré dans ma tête...

LUDOVIC.

Ma mère, tout va bien... Voyez... d'Orive et moi

Nous rions, nous causons...

(ISAÛRE, à Ludovic.)

Ce n'était pas pour toi

Que ces vagues frayeurs, que ces confuses craintes
Bouleversaient mon âme, et s'exhalaient en plaintes...

(Elle regarde sa fille avec tristesse, et lui serre la main.)

MARIE.

Qu'avez-vous donc, ma mère ?

ISAURE, avec embarras.

Oh ! rien, en ce moment

J'étais seule... et j'ai peur de mon isolement.

MARIE.

Nous, vous abandonner ! Oh ! non, jamais, ma mère !
Et je réponds aussi de Ludovic.

ISAURE.

Ma chère,

A ton âge, un beau jour, j'ai quitté mes parents...

MARIE.

Mais vous, vous connaissez le mari que je prends ?

ISAURE, d'un air sombre.

Non.

EDGARD.

Non !

MARIE.

Que dites-vous ?

ISAURE, éclatant.

Ce que je dis, ma fille,

Demain ne sera plus un secret de famille.

Je l'ignorais ce soir, tantôt j'ai tout appris :

Les pères ont le droit de choisir les maris,

Et monsieur Doria veut se donner pour gendre

Son éternel Beaujon, et je viens de l'entendre.

MARIE.

Ma mère, au nom du ciel, que ferai-je ?

ISAURE.

Tais-toi,

On m'a bien obligée à me taire aussi, moi !

Cent témoins étaient là, j'aurais craint une insulte...

EDGARD, au désespoir.

Lorsqu'on livre sa fille, au moins on la consulte ;

On consulte une mère, un parent, des amis.

ISAURE.

A tout ce préambule il ne s'est pas soumis...

Lui !... donner à choisir le mari qu'on préfère !
Il a traité cela comme on traite une affaire.

EDGARD, à part.

Il aurait envoyé sa fille à l'équateur,
Pourvu que son mari fût bon spéculateur !

MARIE.

Oh ! mon Dieu !

ISAURE.

Ludovic, du moins, quoi qu'il arrive,
Ne m'abandonne pas. Et vous, comte d'Orive,
Veillez sur cet enfant... La jeunesse aujourd'hui
A besoin de conseils, et je n'ai plus que lui.

DUPLAN. Il arrive, enthousiasmé, du fond de la loge.

Ah ! vous avez perdu... pardonnez-moi si j'ose
Ainsi vous interrompre... une admirable chose !
Ces étrangers ont pris vos places, et pourtant
Ils ne m'ont pas eu l'air d'écouter un instant.

ISAURE.

C'est bien, Duplan, c'est bien !

LUDOVIC, à part.

Je suis à la torture !

ISAURE.

Pardon, mon cher Duplan, je voudrais ma voiture.

LUDOVIC.

Vous partez ?

ISAURE.

Eh ! mon Dieu ! que faisons-nous ici ?
Vois comme de nous deux ton père prend souci !
Il s'exalte au fracas du commerce qu'il fonde,
Et ne se doute point que nous sommes au monde.
Nous accompagnes-tu, Ludovic ?

LUDOVIC, embarrassé.

Un moment.

LE COMTE, se plaçant devant Ludovic.

Oh ! Ludovic voudrait bien voir le dénouement...
On va bientôt chanter la célèbre romance ;
Ludovic en raffole, et... L'orchestre commence...
Demandons une place à votre époux : il fait
Les honneurs de ma loge avec un goût parfait.

(Le comte et Ludovic, en allant se placer, se croisent avec Doris, qui sort seul du fond de la loge.)

DORIA.

Comment donc ! en venant, je vous mets tous en suite !
Écoutez-moi d'abord, vous partirez ensuite.

(Avec solennité.)

Ces nobles visiteurs que nous avons ici,
C'est l'univers marchand, le monde en raccourci.
Ils ont comptoir ouvert sur les deux hémisphères ;
J'ai pris des actions dans toutes leurs affaires :
C'est un congrès royal que nous avons tenu,
Et qui lance mon nom sur l'univers connu.
Aussi, pour célébrer ma nouvelle conquête,
Je donne bal chez moi demain ; à cette fête
Ils sont tous invités ! Il sera beau de voir
Les Indes à ma porte, et de les recevoir,
Et de leur présenter mon heureuse famille,
Le jour même où je donne un époux à ma fille !

MARIE.

A moi, mon père ?

DORIA.

A toi, ma chère enfant ; et crois
Que tu seras, demain, contente de mon choix.

(Un domestique entre. Consternation muette. Les personnages se retirent lentement et se groupent au fond. Doria reste sur le devant de la scène avec Duplan.)

Duplan, quel est le nom de ce bruit en musique ?

DUPLAN.

Othello de Venise.... une œuvre magnifique !...

DORIA.

Cela me fait songer qu'à Trieste, je prends
Demain des actions pour deux cent mille francs.
Qu'en penses-tu ? je fais peut-être une sottise.
C'est le chemin de fer de Trieste à Venise...
Quelle heure est-il ?

DUPLAN, à part.

C'est l'heure où j'aime à sommeiller.

(Haut.)
Minuit.

DORIA.

Déjà minuit ! Bon ! allons travailler !

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon décoré pour un bal. — A droite et à gauche, deux portes qui s'ouvrent sur les appartements de la famille Doria. — Au fond, aux deux côtés de la grande porte d'entrée, deux arcades qui laissent voir d'autres salons, où le bal se donne. — On voit circuler, au lever du rideau, des groupes de jeunes gens et de jeunes femmes, et on entend une musique lointaine de quadrille.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIA, ISAURE, MARIE.

DORIA.

Ce boudoir est à nous ; ici point de quadrille,
Ici personne n'entre, excepté la famille,
Et nous ne redoutons, pour nos petits secrets,
Ni les bruits importuns, ni les yeux indiscrets.
Isaure, écoute-moi, ma femme... Et toi, ma fille,
Laisse marcher le bal jusqu'au dernier quadrille,
Je saurai bien choisir le moment... tu viendras
Au grand salon ; Beaujon te donnera le bras :
Nos invités feront cercle pour nous attendre,
Et je présenterai ma fille avec mon gendre ;
A mes correspondants ainsi je ferai voir
Avec quelle grandeur on sait les recevoir.
Ce sera beau !... Mon Dieu ! sois moins triste, Marie,
Nous irons, tous les ans, te voir en Algérie.
C'est une promenade... On quitte ce salon ;
Deux ou trois jours après, on arrive à Toulon ;
On monte en paquebot, et la vapeur vous mène
Au grand galop, devant ce superbe domaine
Où mon associé, ton mari, bon planteur,
Va fondre en végétaux tout l'or de l'équateur.

MARIE.

J'étais heureuse ici, mon père !

DORIA.

Qui le nie !

Paris n'a jamais vu famille plus unie.

Que la nôtre : on peut dire, avec quelque raison,
 Je crois, que la concorde habite la maison.
 Cela n'empêche pas, ma fille, qu'à ton âge,
 Même au sein du bonheur, on songe au mariage.
 Ta mère était heureuse aussi, chez ses parents.
 A son départ, j'ai vu des adieux déchirants ;
 Mais, après quelques mois, la chose était ancienne :
 Elle n'eût pas quitté ma maison pour la sienne.
 Ma fille, avec l'époux que tu vas recevoir,
 Tu doubles ton bonheur en faisant ton devoir.

MARIE.

Trop de bonheur m'effraye, ou n'a rien qui me tente,
 Le mien peut me suffire, et j'en étais contente ;
 Entre ma mère et vous, je l'ai toujours trouvé,
 Et jamais mon regard plus haut ne s'est levé.
 Je sais ce que je perds ; et l'époux qu'on me donne
 Ne me rendra jamais tout ce que j'abandonne...
 Et pourtant, résignée et soumise à vos vœux,
 Ce que votre sagesse a voulu, je le veux.

ISAURE, avec une émotion violemment contenue et tout près d'éclater.

C'est bien ! c'est bien ! ma fille... et je suis satisfaite.

DORIA.

Embrasse-moi, Marie... et retourne à la fête...

(Elle sort.)

SCÈNE II.

DORIA, ISAURE.

DORIA.

Oh ! quelle jeune fille a jamais refusé
 Un mariage d'or, dans un bal proposé !

ISAURE.

Ah ! ce n'est pas toujours, monsieur, votre or qui brille
 Aux regards d'une mère et d'une jeune fille !

DORIA.

Madame, je connais cette vieille chanson.
 En échange, je veux vous faire une leçon.
 Une fille, en ouvrant ses yeux à la lumière,
 Ne demande qu'un cœur orné d'une chaumière,
 Nous le savons ; ensuite elle demandera

Chevaux, tissus de l'Inde et loge à l'Opéra ;
 La robe de velours, et le vêtement russe ;
 Le salon de Mombro, le magasin de Susse,
 Les écrins de Morel, désespoir des amants ;
 Un fleuve de rubis mêlés aux diamants ;
 Puis le voyage en Suisse, et, toutes les années,
 Un bain de mille écus aux eaux des Pyrénées ;
 L'hiver, maison en ville, et l'été, la villa.
 Quel nom a le métal qui donne tout cela ?

ISAURE.

Oui, vous avez raison ici ; mais il me semble
 Que, depuis le moment que nous vivons ensemble,
 Sans être avare, et sans aucun mortel défaut,
 Vous avez amassé plus d'argent qu'il n'en faut
 Pour acheter, si c'est là votre fantaisie,
 Tout ce que notre Europe et tout ce que l'Asie
 Inventent pour répondre au luxe de nos jours,
 Et servir de parure à de jeunes amours.
 Vous n'avez pas besoin d'un gendre qui soit riche,
 Qui sème un peu de grains sur l'Algérie en friche,
 Et pour nourrir sa femme attende la moisson !...
 Voilà l'autre refrain de ma vieille chanson.

DORIA.

Madame, c'est ainsi : j'ai cru devoir promettre ;
 J'ai promis, je tiendrai... Chez moi, je suis le maître.
 Je sais qu'un mariage entre jeunes amants
 Plait beaucoup mieux à ceux qui lisent des romans ;
 Mais je sais bien aussi que ces liaisons folles,
 Chimériques produits de lectures frivoles,
 Ont une triste fin, et que souvent le ciel
 Retranche la moitié de leur lune de miel.
 A mon insu, madame, et dans votre pensée,
 Votre fille est peut-être aujourd'hui fiancée
 A quelque fou rêveur, jeune homme de loisir ;
 Tant pis, on ne doit pas se hâter de choisir.
 La volonté d'un père est une chose sainte ;
 Je permets une larme, et repousse une plainte.
 C'est assez... Je n'ai pas à mon bal de ce soir
 Invité la tristesse avec le désespoir.

ISAURE, avec une ironie stridente.

Un beau bal ! !... Nous avons des costumes de fête,
Des diamants aux bras, et des fleurs sur la tête !
Tout ce monde étourdi, ce peuple d'invités
Nous prodiguent l'encens comme aux divinités !
Dans ces clartés du bal, pour nous si ténébreuses,
Notre bonheur consiste à leur paraître heureuses ;
Ils prennent, ignorant ce qu'ici nous souffrons,
Pour l'ardeur du plaisir la fièvre de nos fronts !

DORIA.

Ah ! voici du nouveau !... vraiment... je veux en rire...
De quoi donc souffrez-vous ?... veuillez bien me le dire.
Votre vie opulente a des charmes fort doux
Qui seraient mieux goûtés par d'autres que par vous.

ISAURE.

Quelle vie !... on respire un jour, loin de la ville,
A la campagne ; on goûte un quart d'heure tranquille ;
Le démon de l'argent arrive de Paris
Et souffle le poison sur les jardins flétris !
On s'assoit au théâtre, alors c'est autre chose !
Un congrès se rassemble, il fait des plans, il cause,
Du bout de l'univers appelle des marchands,
Etouffe la musique, et supprime les chants.
On donne un bal ; on met une maison en fête,
On l'illumine à jour du vestibule au faite :
Quel délire ! quel bruit ! quel superbe coup d'œil !
Les maîtresses du bal seulement sont en deuil ;
Tout un peuple joyeux au plaisir s'abandonne,
Et tout danse, excepté la femme qui le donne !

DORIA.

Madame, c'est assez ; point de scandale ici.
Vous avez le tarif de tous mes torts : merci.
Vous en ajouterez un de plus tout à l'heure.
S'il fallait écouter une fille qui pleure,
Une femme qui souffre, on ne dirait plus rien,
On laisserait tout faire ; alors tout irait bien.
Je n'ai pas, en naissant, reçu ce caractère :
C'est un malheur ; il faut obéir et se taire.
Le gendre qui me plaît n'est pas de votre goût,
Je le savais : mon Dieu ! vous le dites partout ;

Mais qu'il vous plaise ou non, il faudra bien le prendre !
Et rien ne vous oblige à l'aimer, votre gendre...
Irez-vous bientôt voir votre fille ?

ISAURE, pensive et agitée.

J'irai.

DORIA.

Direz-vous quelque chose, encor ?

ISAURE.

Non... j'agirai.

DORIA.

Ici, je perds mon temps, madame, et je préfère
Rentrer à votre bal, pour finir une affaire...

(Il fait quelques pas, et rencontre Beaujon.)

(A part.)

Ah ! vous voilà !... Prenez votre ton le plus doux ;
Soyez votre avocat, parlez un peu pour vous.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ISAURE, assise ; BEAUJON.

BEAUJON.

Madame, je vous vois, cette nuit, avec peine,
Abandonner un bal dont vous êtes la reine ;
Et quand je viens à vous, si vous baissez les yeux,
Si votre front s'incline, et devient soucieux,
Je crois avoir compris, excusez-moi, madame,
La secrète douleur que vous avez dans l'âme !

ISAURE.

On ne demande rien, quand on a tout compris.

BEAUJON.

Un seul mot... Vous avez une perle sans prix,
Un trésor domestique, une fille bien chère,
Et qui n'a, sous le ciel, d'égale que sa mère :
Pour elle vous tremblez ; car une indigne main
Peut, avec un contrat, vous l'enlever demain.
Vos craintes, je les sens ; elles sont légitimes :
L'autel du mariage a vu bien des victimes,
Et le cœur maternel, à ce dernier moment,
Dans la fête du jour s'alarme justement.
Vous me connaissez peu : je suis un de ces hommes
Qui restent isolés dans la foule où nous sommes.

Et, vouant au travail l'âge de leurs plaisirs,
 A l'infirmе vieillеsse ajournent les loisirs.
 Vous connaîtrez bientôt mon âme tout entière.
 Je n'ai pas calculé la dot de l'héritière,
 Comme un mari du jour, comme un spéculateur :
 Votre fille sera l'ange consolateur
 Qui doit me diriger dans ces écueils sans nombre
 Où le commerce vogue, où le plus hardi sombre ;
 Qui doit me soutenir, avec son bras léger,
 Dans mes rudes travaux, sous un ciel étranger.
 Madame, lorsqu'ici nous vous aurons laissée,
 Nous vivrons tous les deux avec votre pensée ;
 De tous nos souvenirs ce sera le plus doux,
 Et mon cœur et le sien resteront près de vous.

ISAURE.

Ah ! c'est très-bien, monsieur ! votre parole touche
 Comme si votre cœur était sur votre bouche.
 Je ne vous connais pas, c'est là votre souci...
 Je vous connais beaucoup, et je le prouve ici.

(Elle se lève.)

Rien ne dérobe un homme à l'instinct d'une mère.
 N'attendez pas ici l'heure de ma colère.
 A tous ces beaux discours que vous me débitez,
 Moi, je n'ai qu'un seul mot à répondre... Sortez !

(Beaujon s'incline respectueusement, et sort.)

SCÈNE IV.

ISAURE, seule.

Quelle nuit est la mienne ! et comme tout conspire
 Pour que le dernier coup du malheur soit le pire !
 L'insolent ! De quel œil il subit cet affront !
 Comme il s'éloigne, fier, en relevant le front !
 Oh ! rien ne peut unir cet homme à ma famille...
 Mais j'oubliais mon fils en songeant à ma fille !
 Où donc est Ludovic ?... Quel ordre lui défend
 De se montrer ce soir...

SCÈNE V.

ISAURE, DUPLAN.

ISAURE, à Duplan.

Où donc est mon enfant ?

Où donc est Ludovic, Duplan ?... Dites...

DUPLAN, avec embarras.

Madame,

Je n'en sais rien... Oh ! rien... Croyez-moi... sur mon âme.

ISAURE.

C'est bon ! vous le savez.

DUPLAN.

Je ne le sais pas bien ;

Ainsi vous voyez donc que je ne savais rien.

ISAURE.

Duplan, répondez-moi...

DUPLAN.

Madame, je suppose

Qu'il est en ce moment auprès d'une... Je n'ose,

Madame, aller plus loin...

ISAURE.

Voyons, dites toujours.

DUPLAN.

Ludovic est auprès de ses jeunes amours...

L'autre nuit, au théâtre, un garçon de coulisses

Lequel, je le présume, est un facteur d'actrices,

Est venu dans la loge, et loin de votre époux,

A remis un billet... C'était un billet doux...

Voyez que c'est heureux ! votre mari peut-être

En lisant son vrai nom écrit sur cette lettre,

Aurait bien pu tomber dans un piège... Vraiment,

Pour nous perdre, madame, il ne faut qu'un moment.

ISAURE.

Et comment Ludovic connaît-il cette actrice ?

DUPLAN.

Il ne la connaît pas du tout : c'est un caprice.

Nous sommes tous ainsi, les hommes : nous prenons

Des femmes au théâtre, et sans savoir leurs noms.

ISAURE.

Ludovic vous a-t-il parlé de cette femme ?

DUPLAN.

Hélas ! je le crois bien. Oh ! très-souvent, madame,
Et surtout le matin, quand j'étais endormi.

ISAURE.

Et ces deux jeunes gens?... Edgard... et... son ami?

DUPLAN, avec mystère.

Oh ! très-probablement l'actrice a deux cousines
A la mode bretonne, et qui sont ses voisines ;
Et je les crois, à table en ce moment assis,
Aux *Frères provençaux*, en tête à tête, à six.

ISAURE.

Oh ! quelle horreur !... Duplan tout cela m'épouvante,
Vous les calomniez ; votre malice invente...

DUPLAN.

Je n'aurais jamais cru, madame, qu'en dinant,
La jeunesse perdit son honneur maintenant ;
Tout ce qui porte un nom aujourd'hui, vieux ou jeune,
Aux doux rayons du gaz, minuit sonnante, déjeune.
On attend le soleil, la fourchette à la main ;
Puis on se met au lit, toujours le lendemain.

ISAURE, avec douceur et souriant.

Mais vous avez pourtant inventé !...

DUPLAN.

Je vous jure

Qu'ils sont là tous les trois... croyez la chose sûre...
Oh ! puisqu'il faut parler, on m'y force, parlons...
Hier, au restaurant, j'ai lorgné trois salons,
Pour retenir le bleu ; car notre cantatrice
Aime cette couleur. Excusez ce caprice :
Il n'est bleu que le soir ; dans le jour, il est vert.
J'ai pour minuit précis commandé le couvert ;
Et de peur que le fils du budget ne s'écarte,
D'avance j'ai payé les garçons et la carte...
Oh ! tranquillisez-vous, c'est ainsi...

ISAURE.

Je vous crois.

(A part.)

Mon fils ! d'Orive ! Edgard !... Ils sont là tous les trois !

Edgard, je le comprends... son malheur est le nôtre,
 Il n'a pas voulu voir le triomphe d'un autre.
 Mon fils est un enfant qui se laisse abuser...
 Mais d'Orive!!! Ce soir, rien ne peut l'excuser!
 (Haut, avec un accent naturel.)
 C'est bien, mon cher Duplan; merci pour votre zèle.

DUPLAN.

(À Marie qui entre.)

Madame tout à vous. Tout à mademoiselle.
 Vous avez toutes deux, sans doute, des amis;
 Le meilleur est, je crois, votre premier {commis}.
 (Il s'incline et sort.)

SCÈNE VI.

MARIE, ISAURE. Elle est absorbée dans ses réflexions.

MARIE

Venez, ma mère, il faut vous montrer à ce monde;
 Je ne sais plus que dire, on veut que je réponde.
 On vous nomme, on vous cherche, et le bal va mourir.
 La tristesse est partout. Je viens de parcourir
 Tous les salons: déjà la foule diminue,
 Et remplit l'escalier; alors je suis venue
 Pour ne pas rester seule, et pour vous engager
 À répondre à tous ceux qui vont m'interroger.

: ISAURE, au comble de l'agitation.

Que m'importe le bal!... Ma fille, sois sincère,
 Acceptes-tu l'époux que te donne ton père?

MARIE, avec résignation.

Il faut bien l'accepter.

ISAURE.

Bien! tu l'accepteras;
 C'est là le seul moyen de sortir d'embarras. .
 J'admire ta vertu.

MARIE.

Mon Dieu! que puis-je faire?
 Sans doute, ce n'est pas celui que je préfère...

ISAURE.

Avec calme, au contrat, nous te verrons signer?

MARIE.

Mais quand un père parle, il faut se résigner.

ISAURE.

Tu sais qu'il va venir ton père, avec son gendre,
Ici, dans ce salon...

MARIE.

Mon devoir est d'attendre.

ISAURE.

Tu sais que tout s'apprête, et dans quelques instants
Si le regret arrive, il ne sera plus temps...

MARIE, se jetant éplorée dans les bras d'Isaure.

Ma mère!

ISAURE.

Ah! je comprends, car je suis mère, et femme!
Je souffre avec ton cœur, je pleure avec ton âme.
Viens! cette heure est brûlante. Ils entrent! les voici.
Viens! ils ne trouveront que solitude ici,
Notre appartement vide, une maison déserte,
Une maison de mort que le deuil a couverte!
Viens, ce sol est maudit! Viens, ma fille, suis-moi :
Tu n'as plus que ta mère, et je n'ai plus que toi!

(Elles sortent par une porte à gauche.)

SCÈNE VII.

BEAUJON, entrant.

On me fuit, je le vois : on a quitté la fête.
Relevons-nous vainqueur après une défaite.
Autour de moi tout prend un aspect dangereux ;
Je serai, dans deux jours, un ennemi pour eux.
Je suis sauvé demain, en épousant Marie,
Et je vais exploiter la France en Algérie.
Notre chemin de fer sur le Gange, dit-on,
Va mal : le Syndicat exécute Morton.
Il faut voir Doria ; ma ruse est toute prête.
Sauvons-nous, en jetant le trouble dans sa tête...
Il faut que tout cela soit bientôt éclairci.

SCÈNE VIII.

BEAUJON, DUPLAN. Il sort du cabinet de Doria, porte à droite.

DUPLAN.

Ah! bonne nuit, monsieur! Êtes-vous seul ici?

BEAUJON, souriant.

Je cherche ma danseuse...

DUPLAN.

Ah ! tiens ! ce monsieur danse !

BEAUJON.

Croyez-vous que le bal soit fini ?

DUPLAN.

Je le pense.

BEAUJON.

Il me semble pourtant qu'on s'est beaucoup pressé
De finir...

DUPLAN.

Tout à coup, le bal s'est éclipsé.

BEAUJON.

C'est extraordinaire !... A peine minuit sonne...

DUPLAN.

Avant quelques moments, nous n'aurons plus personne.

BEAUJON.

Mais je voudrais savoir enfin quelle raison...

DUPLAN.

Chacun veut imiter les chefs de la maison.
Que diable ! il ne faut pas que les maîtres évitent
De montrer leur figure à tous ceux qu'ils invitent.
Pour monsieur Doria, c'est différent : on sait
Qu'il travaillait toujours lorsque Paris dansait.
Sa réputation en ce genre est bien faite :
Il se met au cachot quand il donne une fête.
Mais sa femme, sa fille et son fils !... C'est trop fort !
Et vous-même, monsieur, vous avez eu grand tort,
Quand votre parenté d'alliance détale,
De prendre une action dans l'éclipse totale.
Les gens disaient tout haut, Qu'est-ce que tout ceci !
Puis insensiblement le bal s'est éclairci.
Les maris, qui hâillaient derrière les quadrilles,
D'un geste ont entraîné leurs femmes et leurs filles ;
Et, pour avoir demain un visage vermeil,
Ont trouvé que le bal ne vaut pas le sommeil.
Vous savez que la joie amène la tristesse...
Ce monde de Paris est d'une impolitesse !

Il danse, prend au vol une glace au plateau,
Demande sa voiture, et sort incognito.

(Après cette tirade, les domestiques éteignent les bougies du bal.)

BEAUJON, soucieux.

N'importe ! tout cela me paraît fort étrange !

DUPLAN.

Tout cela ne fait rien ; vous épousez un ange
Que couronne une dot de certaine valeur...

BEAUJON, avec un geste de mépris.

Oh ! la dot !

DUPLAN, avec une ironie très-marquée.

Oh ! la dot n'est pas un grand malheur !

Lorsqu'on regarde l'or d'une âme indifférente,
Sans murmure, on subit vingt mille écus de rente.
Vous êtes philosophe, et la dot sûrement
Ne fera pas obstacle à l'établissement.

BEAUJON.

J'aime avant tout Marie...

DUPLAN.

Oh ! je connais votre âme !

Vous avez un amour pur comme cette flamme.
Maintenant le hasard le couvre d'or ; eh bien,
Il faut se résigner..... Oh ! que n'a-t-elle rien !

BEAUJON, à part.

Je crois que le maraud me lance une satire.

DUPLAN.

Allons, consolez-vous... Bonjour, je me retire.

(A part.)

Fripon ! J'étais bien aise, avec ce ton moqueur,
De lui cracher au front ce que j'ai sur le cœur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

BEAUJON, pensif.

Tout cela me paraît d'un fort mauvais augure :
Ne faisons pas ici, pourtant, triste figure,
Redressons-nous plus fort à l'heure du danger.
Une femme m'insulte, il faut donc se venger.

SCÈNE X.

BEAUJON; DORIA. Il sort avec précipitation du cabinet de droite.

DORIA.

Je viens de mettre fin à ma correspondance.
C'est le moment, venez aux salles où l'on danse ;
Allons trouver ma fille et ma femme...

BEAUJON.

Un instant!

DORIA.

Je vais vous présenter... venez... c'est important...

BEAUJON.

Doria, regardez...

DORIA.

Eh bien ! oui , je regarde ;

Votre air mystérieux , Beaujon .

BEAUJON.

Oh ! Dieu me garde

De vouloir éveiller des soupçons...

DORIA.

Achevez ,

Beaujon , et dites-moi tout ce que vous savez .

BEAUJON.

Ici , cherchez un seul ami qui vous réponde ;

Il ne vous reste plus que moi de tout ce monde .

Partout , nuit et silence...

DORIA, courant aux salons.

Et savez-vous pourquoi

Ce monde , en s'éloignant , m'insulte ainsi chez moi ?

Dites...

BEAUJON.

En vous quittant , j'ai cherché votre fille ,

Votre femme , quelqu'un enfin de la famille .

Je n'ai plus rien trouvé ; les lustres expirants

Avaient tout mis en fuite , étrangers et parents .

DORIA.

Les étrangers aussi ! Quoi ! ces hommes illustres

Des Indes !

BEAUJON.

Ils se sont éteints avec les lustres.

DORIA, hors de lui-même.

Mais il faut qu'on me dise, enfin, quelle raison...

BEAUJON.

N'allez pas, à cette heure, agiter la maison ;
Nous cherchons une énigme, et le monde devine.

DORIA, montrant la porte à gauche.

Mais ma femme est ici, dans la chambre voisine.
C'est son appartement ; elle doit tout savoir.
Ma fille est avec elle aussi... je vais les voir...

(Il ouvre la porte, et rentre en scène après le vers suivant.)

BEAUJON.

(On entend sonner une heure.)

Portons le dernier coup... tout dort... une heure sonne.

DORIA, sortant avec effroi.

Je suis anéanti!... Maison vide ! personne !

BEAUJON, stupefait.

Quoi ! votre fille aussi !

DORIA.

Je n'ai rien découvert !

Leur chambre est un tombeau... ma maison un désert.
Et comment expliquer cet odieux mystère !...

BEAUJON, feignant l'embarras.

Je puis...

DORIA.

Dites !

BEAUJON, à voix basse.

Il est des choses qu'il faut taire.

DORIA.

Parlez !

BEAUJON.

L'homme occupé bien souvent ne voit pas
Le péril domestique attaché sur ses pas.

DORIA.

Quel péril ! parlez donc !... Oh ! ce que je redoute,
Ce n'est pas le malheur consommé, c'est le doute !

BEAUJON, avec mystère.

Ecoutez... Cette nuit, dans le bal, en courant,
Avez-vous remarqué l'absence d'un parent ?

DORIA, la main droite à son front.

D'un parent !... Je ne sais ce que vous voulez dire ;

Mais mon cerveau s'enflamme, et j'arrive au délire...

BEAUJON.

N'avez-vous pas chez vous un de ces jeunes gens,
Etourdis, riches d'or, et d'esprit indigents,
Oisifs comme les rois de la première race,
Qui poursuivent partout les femmes à la trace;
Et, dans leur fol orgueil, entretiennent Paris
Des déplaisirs mortels qu'ils donnent aux maris?

DORIA.

Le comte d'Orive!

BEAUJON.

Oui.

DORIA.

Mon ami, prenez garde!

BEAUJON.

Ce n'est pas un soupçon, ici, que je hasarde!
Vos yeux de commerçant explorent l'univers,
Ils se ferment chez vous; mais les miens sont ouverts.

DORIA, au comble du délire.

Taisez-vous! taisez-vous! c'est une calomnie!

BEAUJON.

C'est une vérité, Doria...

DORIA.

Je le nie...

Laissez-moi seul... oui, seul!... Mon Dieu! si c'était vrai.
Le comte!... quelle horreur!... Demain je le suivrai
A la ville... partout!... une action si noire!...
C'est impossible!... Oh! non!... je ne veux pas le croire.
Oui, je dois éloigner ce soupçon odieux.
Quel voile se déchire, et tombe de mes yeux!
Et ma femme, ma femme! Oh! la croire infidèle,
Cela me tue: il faut que je me venge d'elle.
Oui, Beaujon a bien vu, je ne le voyais pas,
Le comte était toujours acharné sur ses pas.

SCÈNE XI.

DORIA; DUPLAN, entrant.

DUPLAN.

Venez, monsieur, venez...

DORIA.

Où donc ?

DUPLAN.

Je vous conjure

De venir, car la chose, hélas ! n'est que trop sûre.

Oui, monsieur, Ludovic se bat en ce moment.

DORIA.

Ludovic ! que dis-tu ? Ludovic ! et comment ?

Impossible ! impossible !... O ciel ! tous ceux que j'aime
Me sont ravés !... C'est faux !...

DUPLAN.

Oui, je disais moi-même

Comme vous. Cette nuit, madame a voulu voir

Ludovic ; j'ai quitté le bal avec l'espoir

De trouver votre enfant et rassurer sa mère...

DORIA.

Achève donc, et songe à la douleur du père.

DUPLAN.

Il se bat, j'en suis sûr ; cent personnes au moins

L'ont vu dans sa voiture avec ses deux témoins.

Il faut courir, je sais la route qu'il a prise,

Et j'ai lu le cartel.

DORIA.

Oh ! mon âme se brise,

Mon cœur saigne ! Oui, tous deux, je les perds à la fois.

Marie et Ludovic, reconnaissez ma voix.

Revenez ! revenez ! à l'univers je cède

Mes richesses, mon or, tout ce que je possède !

Mon Dieu ! prenez-moi tout, songez que je défends

Ma vie, et rendez-moi, rendez-moi mes enfants !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, EDGARD, GERVAIS.

Au lever du rideau, Ludovic, le bras en écharpe, est endormi sur une chaise longue, sous une voûte d'arbres devant le perron. Edgard et Gervais le regardent dormir.

GERVAIS.

Mon pauvre jeune maître !

EDGARD.

Oh ! ce sommeil le sauve !

Au grand air il dort là, mieux que dans une alcôve.

Le docteur a raison, oui, notre jeune ami

Sera tout à fait bien quand il aura dormi...

Les fils font quelquefois des fautes, je le prouve

En montrant Ludovic étendu ; mais je trouve

Que les pères souvent engagent des défis

Sur le même terrain avec leurs propres fils ;

Et les fils sont vaincus. On peut, par un caprice,

Faire un tour d'écolier aux genoux d'une actrice,

Et se faire soigner par un coup d'espadon,

A l'artère du bras, dans le bois de Meudon ;

Mais être cousu d'or et n'avoir qu'une fille,

La livrer au premier marchand de cochenille

Qui vogue à la merci des ondes et des vents !

Oh ! j'aime cent fois mieux ce que font les enfants.

(A Gervais.)

Merci pour tous vos soins, Gervais, et votre maître

Se souviendra de vous ; je puis vous le promettre.

Prenez quelque repos... Vous vous êtes levé

Ce matin de bonne heure ?

GERVAIS.

Oh ! vous m'auriez trouvé

A l'aube dans le parc ! il faisait nuit encore,

Quand j'ai quitté le lit avec ma femme Aurore ;

Voilà bientôt le terme, il faut payer son bail :

Le sommeil est bon, mais j'aime mieux le travail.

EDGARD.

C'est très-juste... Avez-vous beaucoup d'enfants?

GERVAIS.

Eh! dame!

J'en ai deux, presque trois, car ma petite femme...

EDGARD, souriant.

Je comprends... Ainsi donc, vous travaillez beaucoup.

GERVAIS.

Je crois bien! ça nous donne un appétit de loup,
Une santé robuste, et des couleurs bien fraîches.
Il faut voir mes enfants: ils ont ici deux pêches!
Mais nous ne travaillons que le jour. Nous dormons
Six heures, c'est assez; puis le soir, nous aimons,
L'hiver, devant le feu, l'été sous la charmille,
Après souper, à rire, à causer en famille,
A conter une histoire; et nos jeunes garçons
Dansent sur nos genoux, et nous les embrassons.

EDGARD.

Quelle leçon pour tous!

GERVAIS, naïvement.

Monsieur, je vous fais rire?

EDGARD.

Rire! Oh! non! il s'en faut.

GERVAIS.

Ah!

EDGARD.

Gervais, allez dire

A d'Orive, qui veille à la grille du bois,

Que je l'attends... Il est ici près...

GERVAIS.

Je le vois.

(Il sort.)

LUDOVIC. Il fait de légers mouvements, et se réveille; Edgard est venu près de lui.

(Il serre les mains d'Edgard.)

Ah! te voilà! J'ai fait un rêve assez étrange:

J'ai rêvé que ma sœur, sous la forme d'un ange,

Assistait au duel, et puis me défendait.

De ses ailes d'azur, quand l'autre se fendait.

—Bien! ai-je dit; ma sœur, ta scionce est trompée!

Je viens de recevoir au bras un coup d'épée.
 — Tant mieux ! mon Ludovic, m'a-t-elle répondu,
 Tu l'avais mérité, cela t'était bien dû.
 Il faut une leçon à l'enfant qui s'oublie,
 Abandonne sa mère, et fait une folie.
 C'est moi qui dirigeais le fer du spadassin ;
 Il te blessait au bras, mais je couvrais ton sein.

EDGARD.

Les rêves ont souvent raison, je vous l'assure.

LUDOVIC.

On doit se réjouir alors de ma blessure ?

EDGARD.

Sans doute ; et je suis, moi, bien plus blessé que vous.
 On danse encor là-bas ; pour le futur époux,
 On couronne de fleurs la jeune fiancée !...
 Quelle terrible nuit, Ludovic, j'ai passée !
 J'avais perdu la sœur, me disais-je en partant,
 Et je puis perdre aussi le frère au même instant.
 Oh ! quel siècle ! l'amour est un calcul infâme !
 On prend des actions sur la dot d'une femme ;
 Tous les jours, à la Bourse, un peuple coulissier
 Entend coter l'hymen par la voix d'un huissier.
 Des hommes au cœur bas, aux allures altières,
 Commissaires-priseurs des riches héritières,
 Vont proposer des dots, pour sauver des bilans,
 A des spéculateurs, garçons à cheveux blancs.
 Aussi, comme on pourra bientôt les reconnaître,
 Les fils de ces vieillards ! car on les verra naître,
 Sillonnés au berceau de rides ; ils auront
 Deux larges rails de chair incrustés sur le front !

LUDOVIC.

Bien ! j'aime ce courroux, mon Edgard, et je pense
 Que ta vertu superbe aura sa récompense.

EDGARD.

Ludovic, impossible ! un père comme lui
 Ne défait pas demain ce qu'il fait aujourd'hui.

LUDOVIC.

A lors nous lutterons de puissance à puissance...

EDGARD, montrant le bras de Ludovic.

Comment te trouves-tu ?

LUDOVIC.

J'entre en convalescence...

(Déclamant.)

Vois, le soleil se lève à l'horizon vermeil....

Pour faire comme lui, j'attendais le soleil.

(Il se lève.)

Je me sens beaucoup mieux... Oui, je suis à mon aise.

(Après une pause mélancolique.)

Il faut donc t'oublier, ô belle Milanaise !

O mes amours divins, pour qui j'ai combattu,

Il ne te manquait rien, excepté la vertu !

Desdémone, Sapho, Sémiramis, Rosmonde,

Sérait en une femme, et délice du monde,

Ne crains rien de moi, rien ; je ne regrette pas

Le billet de cinq cents de mon dernier repas !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COMTE, GERVAIS.

LE COMTE.

(A Ludovic.)

(A Gervais.)

Déjà levé ! Très-bien ! Portez-nous cette lettre.

A l'hôtel Doria vous irez la remettre :

Il faut, en arrivant au plus vite à Paris,

La donner en main propre à madame.

GERVAIS.

Compris.

LUDOVIC.

Surtout dépêche-toi, Gervais : c'est moi qui donne

L'ordre ; marche bien vite, et ne parle à personne.

GERVAIS.

Pour madame, tantôt j'ai cueilli tout exprès

Des fleurs ; je vais les prendre, et je me sauve après.

EDGARD.

Discretion, prudence.

GERVAIS.

Oh ! je puis tout promettre,

Car mes fleurs serviront d'enveloppe à la lettre.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MORIS GERVAIS.

LUDOVIC.

Oh ! comme il tardera, ce pesant messager !
 Et ma mère qui va bientôt l'interroger !
 Je vois son désespoir, sa douleur, sa colère :
 C'est la première fois que je vais lui déplaire.

LE COMTE, à Ludovic.

Ah ! le cœur maternel est rempli de pardons.
 Notre devoir est fait, Ludovic ; attendons.
 J'écris à votre mère un rapport très-fidèle.
 Je lui dis que son fils sera rendu près d'elle
 Au premier jour, bientôt, dès qu'il sera guéri,
 Et qu'il faut tout cacher encore à son mari.

LUDOVIC.

J'approuve tout cela ; mais demain, cher d'Orive,
 Si je suis bien, il faut qu'à ma mère j'écrive.

EDGARD.

Ludovic donne un peu du calme à ton esprit,
 Bien mieux qu'un médecin le calme nous guérit.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; GERVAIS.

(Il arrive en courant et tout joyeux. Stupéfaction des autres.)

GERVAIS.

Me voici ! me voici !

LUDOVIC.

Malheureux ! et la lettre !

GERVAIS, rayonnant.

Dame ! notre bourgeois, je viens de la remettre.

LUDOVIC.

A ma mère ?

GERVAIS.

A madame... Oh ! tous les bons avis
 Que vous m'avez donnés, moi, je les ai suivis.
 Elle a pris le papier ; puis elle a fait un geste
 Qui veut dire : Va-t'en. J'ai deviné le reste.

Je l'avais rencontrée, ah ! j'oubliais cela,
A la grille du parc. Et tenez.... la voilà.

(Les trois jeunes gens font un mouvement de surprise violente. On entend des pas précipités.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; ISAURE, MARIE, avec leur costume de bal.

(Deux femmes de chambre qui entrent à gauche dans la maison. Le fermier sort.)

LUDOVIC,

Ma mère !

ISAURE. Elle tient la lettre ouverte, et se précipite.

Ludovic ! mon enfant !... Il me semble
Que tu sors de la tombe ! Ah ! nous sommes ensemble,
Tous les trois !... Et tu vas te battre pour un rien !
Sans penser que mon cœur est à côté du tien,
Et que dans le combat, pauvre enfant, si tu tombes,
Le même coup de mort fera creuser deux tombes.

LUDOVIC.

Ma mère ce sont là d'excellentes raisons,
Mais nous ne pensons pas à ce que nous faisons.
On m'avait insulté !...

ISAURE, avec tendresse.

Tais-toi, mauvaise tête.

J'oublie en te voyant ma longue nuit de fête !...
On l'avait insulté !... Comment donc oses-tu ?...
Monsieur, je sais pourquoi vous vous êtes battu.
Parle-moi, mon enfant, il faut qu'on me rassure...
Voyons... as-tu beaucoup souffert de ta blessure ?
Non... Oui, dans quelques jours ce ne sera plus rien...
Comme cette pâleur virile lui va bien !

(Avec fierté.)

Noble sang de créole ! il est bien de sa race !
Viens sur mon cœur encore ! Oh ! viens que je t'embrasse.
Sois sage à l'avenir... Oui, je sais que souvent
On se laisse emporter... songe à ta mère avant.

MARIE.

Songe à ta bonne sœur, mon frère.

LUDOVIC, essuyant ses larmes, et reprenant sa légèreté.

Oh ! toi, Marie...

A propos, je m'oppose à ce qu'on te marie
Avec l'autre. Je veux lui parler aujourd'hui,
Ou demain. S'il tient bon, je me bats avec lui.

ISAURE.

Etourdi ! le voilà déjà qui recommence !

LUDOVIC.

Mais cette fois, au moins, je suis sage, je pense.

ISAURE, au comte et à Edgard qui s'étaient tenus à distance, et qui se rapprochent à ce vers.

Ah ! vous avez laissé battre ce pauvre enfant !

LUDOVIC.

Ma mère, on ne fait pas ce que l'honneur défend.
Ne leur reprochez rien ; car, avant ces affaires,
Je n'avais qu'une sœur, maintenant j'ai deux frères.

ISAURE. Elle serre les mains du comte et d'Edgard. Le comte baise la main d'Isaure.

Oh ! je connais le cœur de ces nobles amis !
Ils ont toujours tenu ce qu'ils avaient promis.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; DUPLAN.

(Il arrive avec de vives expressions de frayeur, un paquet de journaux à la main.)

DUPLAN, avec précipitation.

Votre mari, madame ! il descend à la grille,
Furieux contre vous et toute la famille.
Le duel est connu, votre blessure aussi,
Moi, je vais recevoir l'autre qui vient ici.

ISAURE.

Il suffit. A ce coup j'ai préparé mon âme :
Le courage est aussi la vertu de la femme.
J'attends mon mari seule, et, prête à l'entretien,
Je ferai mon devoir. Ma fille, fais le tien.
Mes enfants, rentrez vite... Allez... et qu'on me laisse.

(Marie et Ludovic entrent dans la maison ; Edgard et le comte s'enfoncent dans le parc.)

La force est quelquefois fille de la faiblesse,
Et la femme d'honneur qui se voit dédaigner
Est lasse de se taire et de se résigner.

SCÈNE VII.

ISAURE, DORIA.

(Isaure se place devant le perron.)

DORIA.

Mes enfants, mes enfants ?

ISAURE.

 Ils sont là ... point d'alarmes.
S'ils étaient en péril, j'aurais encor des larmes
Pour eux. Rassurez-vous, monsieur.

DORIA.

Je veux les voir.

ISAURE.

Je comprends... le péril vous rappelle au devoir.

DORIA.

Au devoir ! au devoir ! Avez-vous dans votre âme,
Sans trouble, prononcé ce dernier mot, madame ?

ISAURE.

Sans trouble, sans remords, et je souhaite ici
Qu'un autre, devant moi, me le prononce ainsi.

DORIA.

Ah ! voilà de l'audace ! Oui, je connais des mères
Qui feignent de ployer sous des douleurs amères ;
Qui font sonner bien haut, et sans juste raison,
Une plainte éternelle au sein de leur maison,
Même en public, afin que nul regard ne sonde
Les attentats secrets accomplis loin du monde ;
Afin qu'en les voyant, ces menteuses douleurs,
On ne soupçonne pas le rire sous les pleurs !
Le monde, abusé, croit qu'elles portent en elles
Le cèleste trésor des vertus maternelles,
Et que leurs yeux, rougis de sanglots étouffants,
Ne veillent jour et nuit qu'au sort de leurs enfants.

ISAURE.

Quelle horreur ! Dites-moi, monsieur à qui s'adresse
Cette injure, où se peint toute votre tendresse ?
Moi, je ne connais pas ces mères ; mais je vois
Des hommes qui se font leurs tyranniques lois,

Torturent une femme et prêchent le silence ;
 Nous dédaignent du haut de leur fière opulence ,
 Et pour gagner de l'or, nous laissent à l'écart ,
 Lorsque nous mendions l'aumône d'un regard !

DORIA.

Madame , ce qu'on voit cesse d'être un mystère.
 Brisons là. Tout est dit... je consens à me taire.
 Le lien conjugal est pour vous un tourment ,
 Je le romps ; vous vivrez dans votre isolement :
 Aux femmes comme vous la solitude est chère.
 L'épouse sera libre , et libre aussi la mère.
 Dès ce jour, mes enfants rentrent dans mon pouvoir,
 Et je pars avec eux, pour ne plus vous revoir.

(Il fait un mouvement pour entrer.)

ISAÛRE, l'arrêtant avec effroi,

Oh ! vous ne ferez pas cette action indigne !...

DORIA, d'un ton résolu.

Je fais ce que je dis !

ISAÛRE. Attitude suppliante.

A tout je me résigne.

Je mets à vos genoux mon orgueil, ma fierté.
 Je renonce aujourd'hui même à ma liberté ;
 Mais ne m'enlève pas mes enfants ! je te jure
 Que j'oublie à l'instant ton odieuse injure ,
 Et que de ce grand jour l'éternelle leçon
 Chassera de ton âme un injuste soupçon.
 Oui, Doria, la femme, à son néant laissée,
 Et par un long dédain, mortellement blessée,
 Seule dans sa maison peut rêver un instant
 Un bonheur refusé que toujours elle attend :
 Mais, je le jure ici par ton fils et ta fille,
 J'ai gardé pur l'honneur de toute ma famille,
 Et mon front n'a jamais, en se penchant près d'eux,
 Rougi, quand je les viens embrasser tous les deux.

(Moment de silence.)

DORIA, au comble de l'émotion.

Madame !...

ISAÛRE.

Mes enfants ! une mère t'implore.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LUDOVIC.

DORIA.

Silence! Ludovic!... Relevez-vous, Isaure.

LUDOVIC, se précipitant vers Doria.

Mon père! au nom du ciel, qu'avez-vous? parlez-moi.

DORIA.

Rien, mon enfant.... Oh! rien..., je lui parlais de toi...
Nous avons failli perdre une tête si chère,
Et nous sommes encore émus, avec ta mère!

LUDOVIC.

Dès aujourd'hui, confus de toutes vos bontés,
Je veux vivre selon vos saintes volontés;
Mon avenir est donc à vous, et je vous prie
Humblement de songer au bonheur de Marie...
Je souffre...

DORIA.

De ton bras.

LUDOVIC.

Non, du cœur... et je crois
Qu'un seul mot de vous peut nous guérir tous les trois.

DORIA.

Va consoler ta mère...

(Isaure et Ludovic sont à l'écart groupés.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; BEAUJON, DUPLAN; PUIS LE COMTE, EDGARD.

DUPLAN, dans la coulisse.

Oui, j'étais à la grille,
Et pour vous présenter à toute la famille,
Là, je vous attendais.

BEAUJON, entre.

On peut marcher sans vous.
Laissez-moi donc, monsieur.

DUPLAN.

Prenez un ton plus doux.

(Présentant Beaujon.)

Voilà monsieur Beaujon. Dans cette solitude
Je l'ai trouvé faisant une nouvelle étude
Sur le chemin de fer dont il est inventeur ;
Et voici son article, extrait du *Moniteur*.

BEAUJON, souriant faux.

Allons, c'est bien, monsieur; point de plaisanterie.

DUPLAN.

Ecoutez, vous irez ensuite en Algérie,
Cultiver l'indigo, le sucre et le coton.
« Un étranger, connu sous le nom de Morton,
« Vient d'être dénoncé par les agents de change
« Comme exploitant certain chemin de fer du Gange,
« Lequel chemin de fer jamais n'existera.
« Son agent est le sieur Beaujon... et cætera. »

(Ludovic, joyeux, rentre au château pour ramener Marie.)

DORIA, prenant le journal et lisant. A Beaujon.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

BEAUJON.

Je le nie.

DORIA.

Le calomniateur se plaint de calomnie !
Retirez-vous, monsieur.

BEAUJON.

Quoi !

DORIA.

Vous vous trahissez

Deux fois par votre trouble.

BEAUJON.

Au moins un mot...

DORIA.

Assez.

De quelque nom suspect qu'à cette heure on vous nomme,
Tâchez de devenir quelque jour honnête homme.
Chez moi, bien qu'un peu tard, vous êtes mis à nu :
Votre masque est tombé, le visage est connu.

BEAUJON, jouant la dignité.

C'est bien ! je m'attendais à cela. Mes services
Ont donné la fortune à vos calculs novices :
Triomphant aujourd'hui, vous repoussez mon bras.
Je m'incline, et je vais faire d'autres ingrats.

(Il sort fièrement.)

DUPLAN.

D'autres dupes ! c'est mieux, en terme d'industrie.

DORIA.

Approche, Ludovic... Avance donc, Marie.

Plus de peur, tu seras toujours auprès de nous;

(Montrait Isaure.)

Voici celle qui doit te choisir un époux...

Je sens que je revis, et que l'amour d'un père

Descend sur les enfants, et remonte à la mère.

D'Orive... Edgard, je veux me rappeler souvent

Que vous m'avez rendu mon jeune fils vivant,

Et que vous garderez, avec un soin extrême,

L'honneur de ma maison... je le ferai moi-même.

LE COMTE.

Je devais protéger son honneur et ses jours,

Et c'était mon devoir ; je le ferai toujours.

Demain je pars : il faut que le comte d'Orive !

Rompe le joug honteux d'une existence oisive.

Vos vœux et vos conseils doivent être obéis,

Et j'aurai votre estime, en servant mon pays.

DUPLAN, fouillant ses poches.

Ah ! mon Dieu ! j'oubliais ! Monsieur, je vous apporte

Le courrier d'aujourd'hui, je l'ai pris à la porte.

(Il présente un paquet de lettres à Doria.)

DORIA.

Ah ! garde ton courrier, je le lirai demain.

Merci, mon cher Duplan, et donne-moi ta main.

C'est toi qui régleras mes immenses affaires.

Je liquide aujourd'hui, car les deux hémisphères

Ont, pour mes faibles yeux, un trop vaste horizon :

Je quitte l'univers, et garde ma maison.

FIN.